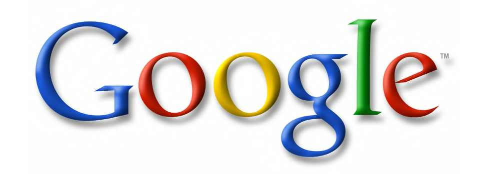
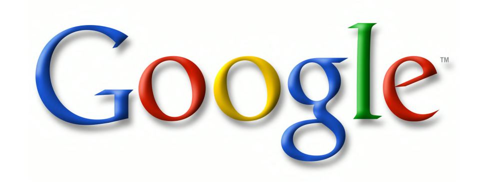
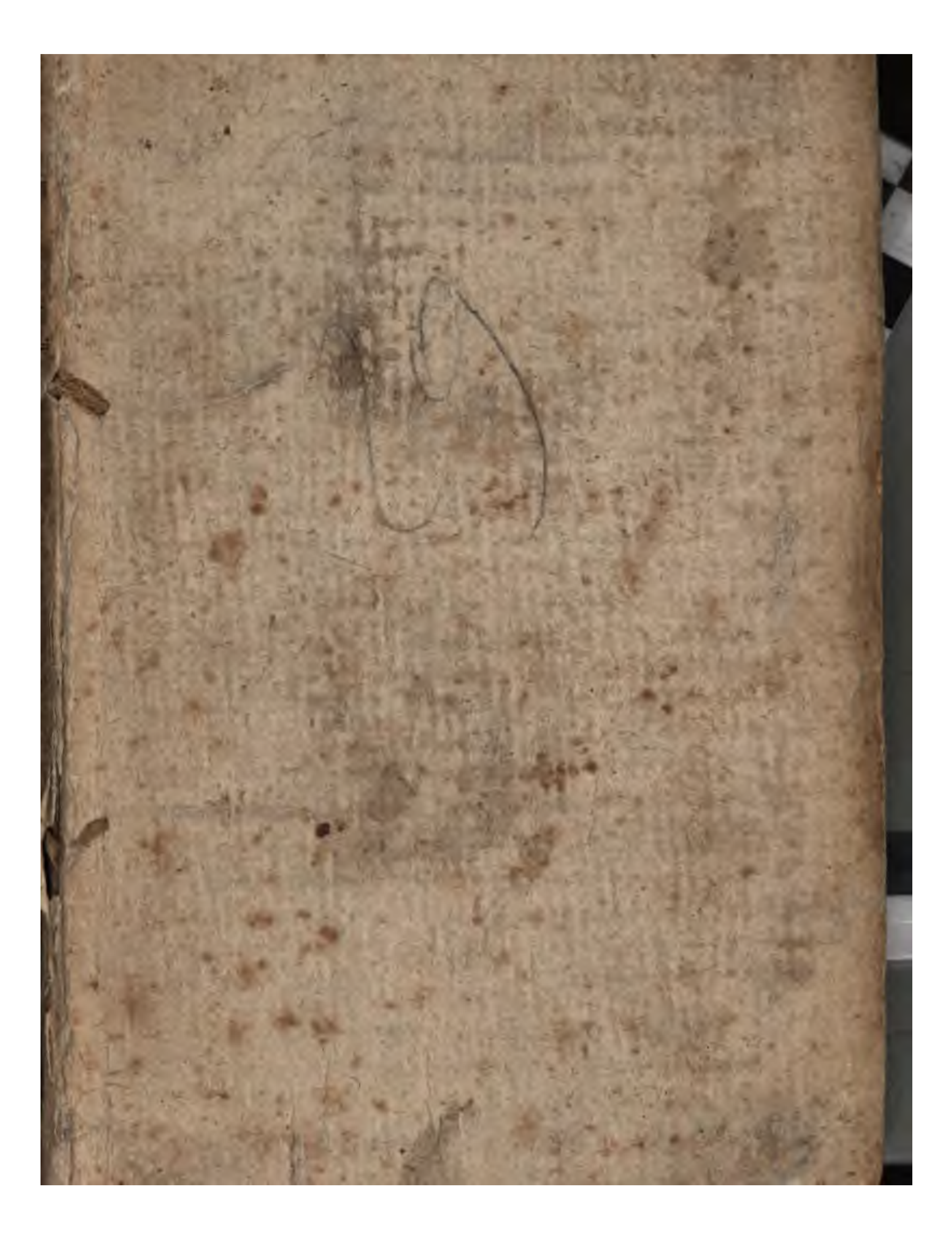
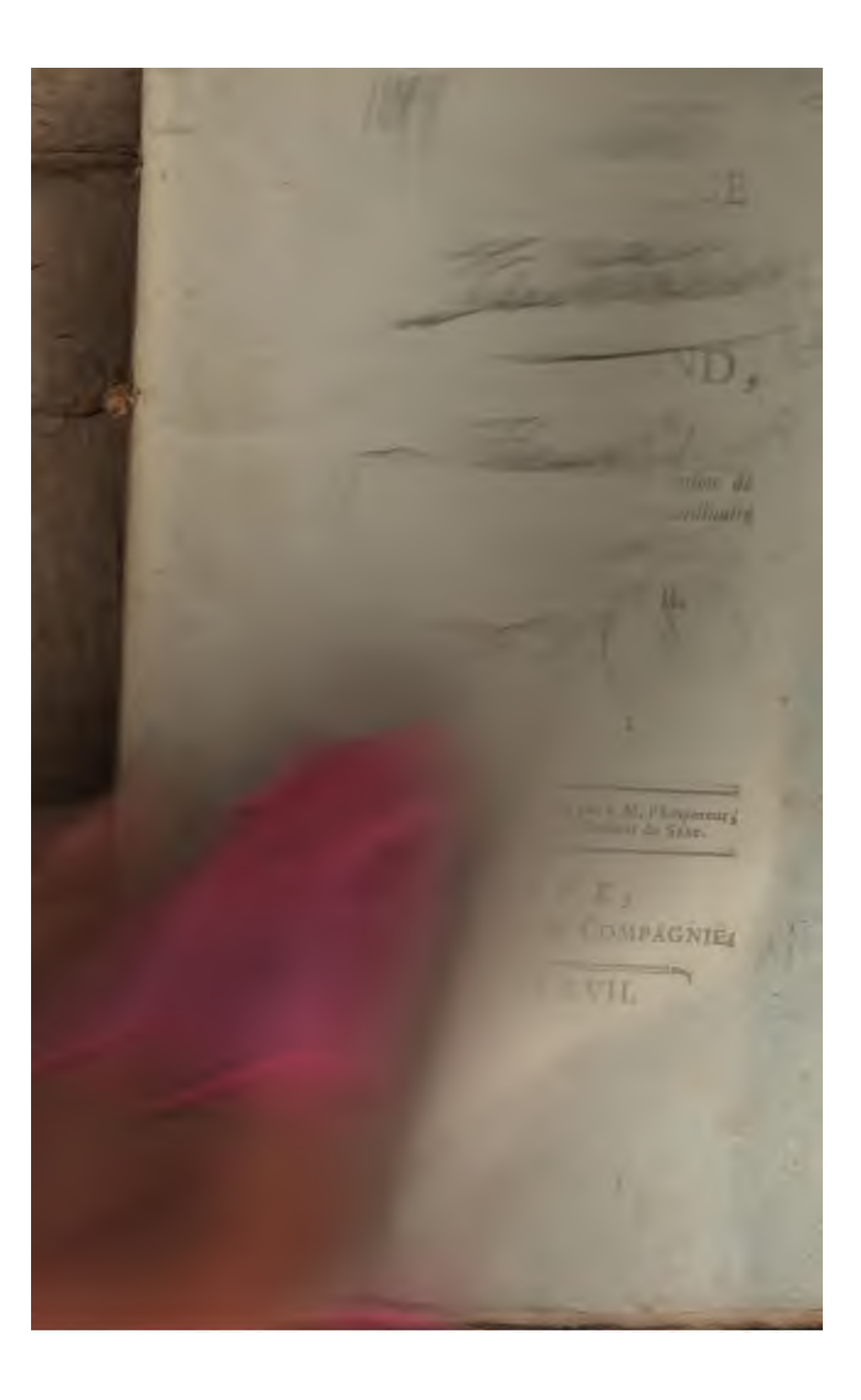






vol
£ 800

No 149 — V.2.



# CORRESPONDANCE

*FAMILIERE*

DE

# FRÉDÉRIC SECOND.

---

*TOME PREMIER.*

---

Je soussigné certifie que l'Édition de la *Correspondance familiere & amicale de Frédéric Second, Roi de Prusse, avec M. le Conseiller de Suhm*, donnée d'accord avec moi par MM. Barde, Manget & Compagnie, Libraires à Geneve, est la seule des Editions étrangeres dont je puisse garantir l'*authenticité*, parce qu'elle est la seule à laquelle j'ai contribué par la communication des pieces qui forment ce Recueil.

*Berlin le 20 Janvier 1787.*

*Signé* Frédéric Vieweg l'aîné,
Libraire, rue des Freres à Berlin,
Editeur de la Correspondance
familiere de Frédéric Second.

Friedrich II der Grosse

# CORRESPONDANCE

## *FAMILIERE ET AMICALE*

DE

# FRÉDERIC SECOND,

## ROI DE PRUSSE,

*Avec* U. F. DE SUHM, *Conſeiller intime de l'Electeur de Saxe, & ſon Envoyé extraordinaire aux Cours de Berlin & de Petersbourg.*

TOME PREMIER.



Sur l'Édition originale de Berlin, privilégiée par S. M. l'Empereur, S. M. le Roi de Pruſſe & S. A. S. Mgr. l'Electeur de Saxe.

*A GENEVE,*
Chez BARDE, MANGET & COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXVII.

# AVIS
## DES ÉDITEURS.

*Les Papiers publics ont annoncé plusieurs Ouvrages de* Frédéric Second, *& l'empressement avec lequel ils sont attendus nous donne lieu d'espérer qu'on nous saura quelque gré d'avoir cherché à faire jouir de bonne heure les Lecteurs François de la Collection que nous présentons au Public. Les productions de ce grand Prince, dont on attend la publication, fixent depuis long-temps l'attention générale; ce ne sera qu'avec un intérêt très-vif qu'on s'empressera d'y chercher les traits susceptibles de caractériser un Roi devenu l'objet de l'admiration de l'Europe entiere. Combien*

*donc n'accueillera-t-on pas un Ouvrage où il s'eſt peint lui-même avec cet abandon qu'on ne retrouve guere que dans la familiarité d'une liaiſon intime, & à cette époque de ſa vie, où, s'appliquant en ſilence à développer les grandes qualités qui l'ont diſtingué, l'Hiſtoire chercheroit en vain des matériaux qu'il n'auroit pas fournis lui-même.*

*Dans un ſiecle où l'art d'écrire a fait de ſi grands progrès, pluſieurs voix ſe ſont réunies pour déſirer qu'on retouchât le ſtyle d'un Prince qui, ſans ceſſe occupé de grands intérêts, étoit bien diſpenſé d'atteindre, dans une Langue étrangere pour lui, à la pureté & à l'élégance de nos bons Écrivains. Si l'excès de notre délicateſſe peut juſtifier la néceſſité de cette précaution; elle étoit, elle devoit être*

*inadmissible dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, où la familiarité d'un commerce épistolaire, non-seulement permet l'incorrection du style, mais où l'on aime encore à trouver de ces négligences qui caractérisent tout-à-la-fois l'authenticité de l'Ouvrage & la situation d'un Ecrivain qui ne songe à être lu que de son ami. Aurions-nous osé d'ailleurs cherché à dénaturer des pieces dont la publication n'a été autorisée par S. M. le Roi de Prusse régnant, que dans l'état où nous les présentons au Public? & comment n'eussions-nous pas envisagé comme le plus essentiel de nos devoirs les précautions que nous avons prises pour assurer & la légitimité de notre Edition & son identité entiere avec celle de Berlin qui s'exécutoit en même temps.*

# PIECES PRÉLIMINAIRES
## DE L'ÉDITION DE BERLIN.

### *AVERTISSEMENT.*

J'AI comparé le manuſcrit de la *Correſpondance familiere de Frédéric Second*, &c. avec les lettres *originales*, & je l'ai trouvé exactement conforme à ces lettres ; c'eſt d'après *cette* copie que ce Recueil a été imprimé.

*A Berlin le 1 Février 1787.*

J. A. SCHLUTER,
Conſeiller de Guerre &
Cenſeur royal.

---

L'ÉDITEUR croit qu'il ne peut donner de preuves plus convaincantes de l'*authenticité* de ce Recueil de lettres, qui toutes ont été écrites de la propre main du Grand Frédéric, & de M. de Suhm, que par ce certificat du Cenſeur Royal.

*La traduction allemande* de cet Ouvrage étant ſous preſſe, va paroître inceſſamment chez moi.

*A Berlin le 1 Février 1787.*

FRÉDÉRIC VIEWEG l'aîné.



# AVANT-PROPOS.

Nous croyons faire quelque plaisir au Lecteur, & répandre plus de jour sur cette Correspondance, en faisant connoître plus particuliérement celui que le *Grand Frédéric* honoroit dans ses Lettres de Son amitié & de Sa confiance. Nous donnerons en peu de mots une notice historique de M. de Suhm, à laquelle nous joindrons le *Portrait* qu'il a tracé lui-même du *Prince Royal de Prusse*, & qu'on a trouvé parmi ses papiers.

*Ulric-Frédéric de Suhm*, fils de *Burchard de Suhm*, Conseiller privé

privé & Envoyé de la Cour de Saxe en France, naquit à Dreſde le 29 Avril 1691. Son pere, après avoir pris un ſoin particulier de ſa premiere éducation, l'envoya, encore très-jeune, à Geneve pour y faire ſes études ; & dès qu'il les y eut achevées, il l'appela auprès de lui à Paris pour le former lui-même aux affaires. C'eſt ainſi que ſon eſprit ayant acquis de bonne heure une maturité, & ſon caractere une ſolidité peu communes, il ſe trouva bientôt en état d'entrer dans la carriere de ſon pere. De retour à Dreſde, le Feld-Maréchal *Comte de Flemming* le plaça auſſi-tôt dans le département des affaires étrangeres, & l'ayant pris en affection, il s'en fit accom-
pagner

pagner à Vienne, où il fut envoyé en 1718, en qualité de Miniſtre Plénipotentiaire. A ſon retour de Vienne, M. de Suhm fut employé dans les affaires les plus importantes, & en 1720 il fut nommé par ſa Cour Miniſtre & Envoyé à celle de Pruſſe avec le titre de Conſeiller intime du Roi de Pologne. S'étant rendu à Berlin avec ſa famille, il y remplit ſes devoirs avec beaucoup d'approbation, juſqu'en 1730, qu'il fut rappelé, vraiſemblablement par des raiſons de politique, ou à cauſe de quelques méſintelligences qui ſe formerent entre les deux Cours, & dont il fut la victime. C'eſt pendant ce ſéjour de dix ans à Berlin que M. de Suhm eut le bonheur de lier

lier connoiſſance avec le Prince Royal de Pruſſe. Connoiſſeur & ami du mérite comme ce Prince l'étoit, il diſtingua bientôt M. de Suhm de la foule, & après l'avoir engagé dans la ſociété d'hommes célebres & éclairés qu'il s'étoit choiſie lui-même, il ſut même le diſtinguer de tous les autres. Doué des plus douces & des plus aimables qualités du cœur, & des agrémens de l'eſprit les plus ſéduiſans, M. de Suhm gagna de plus en plus l'affection de ce grand Prince, & la conformité de leur goût pour la Philoſophie acheva enfin de former & de cimenter le lien de leur étroite amitié. Ce que l'on ſait de ſûr des particularités de leurs premieres liaiſons, c'eſt qu'ils

qu'ils avoient ſouvent enſemble, ſur des matieres de philoſophie, des entretiens intéreſſans & ſecrets qu'ils prolongeoient quelquefois juſques fort avant dans la nuit. On en trouvera la preuve dans la ſuite de cette correſpondance.

Il eſt à regretter que les Mémoires que l'on a conſervés de la vie de M. de Suhm, en faiſant remonter ſes liaiſons avec le Prince Royal juſqu'avant l'époque de ſon rappel, ne nous donnent aucun éclairciſſement ſur la ſuite de ſes liaiſons depuis l'an 1730 juſqu'en 1736 où commença leur correſpondance. On ſait pourtant avec certitude que M. de Suhm a paſſé la plus grande partie de cet intervalle à Berlin.

# PORTRAIT

## *DU PRINCE ROYAL DE PRUSSE*,

*Par M.* de Suhm.

*Le 2 Avril 1740.*

L'HONNEUR que j'ai eu de faire ſouvent ma cour au Prince Royal de Pruſſe, & d'avoir pu me flatter même de celui de ſes bonnes grâces, peut en effet m'avoir donné quelques juſtes idées ſur la maniere de penſer de ce Prince; mais je n'ai garde d'entreprendre de faire ſon portrait, & j'ai lieu de douter que perſonne y réuſſiſſe. Quand il ne feroit pas né grand Prince, ſes malheurs & ſa ſituation lui auroient appris à diſſimuler ſes ſentimens; & c'eſt ce qui a fait que ceux-là ſe ſont ſouvent trompés juſqu'ici,

jusqu'ici, qui sur un mot ont hasardé des jugemens sur le caractere d'un Prince qui ne parle jamais sans réflexion, & qui ne dit que ce qu'il veut bien dire. Pour ne pas tomber dans cette faute, je ne parlerai qu'en termes généraux d'un caractere qu'on peut regarder à présent comme impénétrable, & me contenterai, pour aller surement, de parler des qualités que j'ai remarquées en lui & qui sont fondées sur les sentimens que je lui ai constamment entendu professer.

Je crois que sa plus grande passion est celle de la gloire, qu'il fait consister à agir toujours conformément à la plus exacte raison, & à écarter soigneusement de son esprit tous les préjugés, & autant que possible, à ne jamais s'en laisser prévenir.

Il eſt inébranlable dans ſes réſolutions priſes après de mûres réflexions; & il a donné des preuves de ſa conſtance & de ſa grandeur d'ame dans les triſtes occaſions qu'il en a eues, & dans leſquelles il ne s'eſt pas abandonné un moment.

Il eſt bon, généreux, libéral, ſenſible & compatiſſant aux malheurs d'autrui, & les injuſtices lui ſont horreur.

Dans ſa grande jeuneſſe j'ai remarqué qu'il ſe plaiſoit à relever les défauts & les ridicules d'autrui. Je l'ai bien trouvé changé là-deſſus, & il eſt le premier à blâmer ceux qui ſont dans ce goût-là; ſur-tout il déteſte la calomnie & les calomniateurs.

Je n'entrerai pas dans un plus grand détail des bonnes qualités de ce Prince qui travaille ſérieuſement à les acqué-

rir

rir toutes ; ce qui m'a engagé à lui dire un jour, qu'il avoit un but où il n'atteindroit jamais, ſavoir, la perfection ; à quoi il me répondit : Qu'il en étoit comme de la pierre philoſophale, & que ceux qui la cherchoient étoient payés de leurs peines par beaucoup de bonnes choſes qu'ils trouvoient ſur leur chemin. Et comme je haſardai d'ajouter, que pourvu qu'il conſervât la moitié de tous les grands ſentimens que je lui connoiſſois, il ſeroit toujours un grand Roi ; il me répondit : Qu'il ſeroit au déſeſpoir de changer jamais de maniere de penſer, mais que cela ne prouvoit pas encore ce que je diſois : & il finit modeſtement par me citer le vers ſuivant de Voltaire :

Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.

Ce Prince se pique sur-tout d'une grande fermeté dans ses amitiés & ses attachemens; & je me souviens qu'en prenant congé de lui en dernier lieu, & lui ayant témoigné quelque inquiétude de ce que j'avois remarqué qu'une certaine personne de distinction n'étoit plus dans ses bonnes grâces, il voulut bien me rendre compte des raisons qui l'avoient engagé à l'éloigner de lui, ajoutant gracieusement, qu'il me devoit ce détail, afin de ne me laisser aucun soupçon sur la solidité de son amitié.

On a remarqué sur le Rhin, que ce Prince a beaucoup de valeur. Dans une occasion entre autres, où il étoit allé reconnoître les lignes de Philipsbourg, suivi d'une assez grande troupe; passant à son retour par un bois fort

clair, le canon des lignes l'accompagna ſans ceſſe, & fracaſſa pluſieurs arbres à côté de lui, ſans que pour cela ſon cheval ſortît du pas, & ſans que la main qui tenoit la bride trahît en lui le moindre mouvement extraordinaire. Ceux qui y prêtoient attention, remarquerent au contraire qu'il ne diſcontinuoit de parler fort tranquillement à quelques Généraux qui l'accompagnoient & qui admiroient ſa contenance dans un danger avec lequel il n'avoit pas encore eu occaſion de ſe familiariſer. C'eſt du Prince de *Lichtenſtein* que je tiens cette anecdote.

Je ne parlerai pas de ſon eſprit; on ſait qu'il l'a fort orné par ſes lectures & ſes continuelles réflexions. C'eſt auſſi ce qui lui fait aimer la converſation,

converſation, dans laquelle il ne fait jamais entrer les affaires publiques, dont il fait parfaite abſtraction, comme de choſes qui ne le regardent point encore. Ceux qui lui ont attribué des diſpoſitions de haine ou d'amitié pour certains intérêts de Princes, n'ont aſſurément fondé leurs conjectures que ſur de vaines apparences, dont ils ont tiré de fauſſes conſéquences. Parle-t-il avec amitié d'un Prince : ils en concluent qu'il s'armeroit pour ſes intérêts, s'il le pouvoit. Mais c'eſt-là un argument fort ſujet à caution avec un Prince qui n'agit jamais par caprice, & qui ne veut ſuivre que la raiſon. Il me dit même un jour, qu'il croyoit, qu'étant Roi, il pourroit fort bien faire la guerre au Prince du monde que perſonnellement il aime-
roit

roit le plus ; & que de même il pourroit entrer dans les liaisons les plus étroites avec un Prince que personnellement il n'aimeroit point du tout.

Pour le jugement du Prince Royal, il est d'autant plus juste qu'il ne le précipite pas, à moins qu'il n'en puisse rendre raison sur le champ. Pour en donner un léger exemple, je me souviens qu'à un souper chez le Feld-Maréchal *Grumkau* il fut parlé du jeune Prince *Eugene* qui mourut sur le Rhin ; & on agita la question, si ce Prince auroit eu avec le temps de grandes qualités, & s'il seroit devenu un grand Homme ? Le Prince Royal décida que non, parce qu'il n'auroit jamais su se faire un ami qui eût osé lui représenter la vérité.

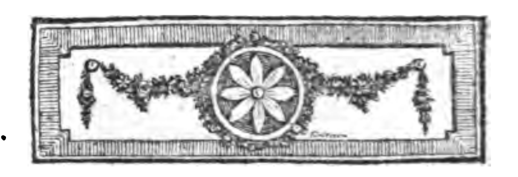
Je crois que ce que je viens de dire

suffit

suffit pour faire connoître ce Prince de la maniere que je pense le connoître ; & quoique ce portrait ressemble à un éloge, je puis assurer, que ni la tendre affection que j'ai toujours eue pour ce Prince depuis son enfance, ni la bienveillance dont il m'a honoré dans tous les temps, & dont il n'a pas même discontinué de me donner des marques pendant mon séjour ici à Petersbourg, ne m'aveuglent point sur son sujet, & que je suis pleinement convaincu, qu'il vérifiera un jour ce que je viens de lui attribuer.

De sorte que je conclus, qu'on pourra un jour faire de très-bonnes & grandes affaires avec lui en s'y prenant bien ; & qu'on pourra s'en faire de très-mauvaises en s'y prenant autrement.

CORRES-



# CORRESPONDANCE
## *FAMILIERE*
## DE FRÉDÉRIC SECOND.

### LETTRE I.

*AU*

PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

*Berlin, le 13 Mars 1736.*

MONSEIGNEUR,

COMME j'entreprendrois sans doute l'impossible pour obéir aux ordres de *VOTRE ALTESSE ROYALE*,

 je



je ne ſuis pas ſurpris de me voir engagé à traduire une Métaphyſique, quoique l'ouvrage ſoit aſſurément peu proportionné à mes forces. Mais comme le but de *V. A. R.* en m'ordonnant ce travail, n'a été que de lire en françois ce que le plus grand Philoſophe de notre ſiecle a écrit en allemand, je me flatte de remplir Ses vues en m'appliquant à rendre exactement les paroles de ce grand homme, ſans m'arrêter ni au ſtyle ni à l'élégance. C'eſt ce dont je me fais un devoir de prévenir *V. A. R.* afin qu'Elle n'attende pas de moi, ce dont je me ſens incapable.

Je crois, *MONSEIGNEUR*, que je viens de faire une eſpece de Préface. Mais comme *V. A. R.* veut faire de moi une eſpece d'Auteur, il

eſt

eſt aſſez naturel que je me conforme aux regles établies; trop heureux, ſi dans ma Traduction je ne néglige pas tous les devoirs d'un Traducteur. Je ferai du moins mon poſſible pour obſerver le plus eſſentiel, j'entends celui de la fidélité. Pour ce qui eſt du reſte, j'en remets le ſoin à mon Auteur. J'ai l'honneur d'envoyer à *V. A. R.* le premier Chapitre de la Métaphyſique de *Wolff*, dans lequel il prouve comment l'homme eſt certain qu'il exiſte. Or comme toute ſa Métaphyſique eſt fondée ſur des preuves auſſi évidentes que le ſont celles de ce Chapitre, je prends la liberté de féliciter d'avance *V. A. R.* de la certitude qu'Elle va avoir de la choſe qui Lui importe le plus.

Quelle gloire pour notre Philoſophe

de prouver l'exiftence de la plus belle ame qu'il y ait dans l'Univers ! & quelle félicité pour moi d'en être l'interprete ! Je n'en connois point d'autre après celle-là dans ce monde, que de me voir aux pieds de *V. A. R.*, de pouvoir Lui témoigner les fentimens d'admiration & de refpect avec lefquels je ferai pendant toute ma vie,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

le très-foumis &
tout dévoué Serviteur,

U. F. DE SUHM.



LETTRE

## LETTRE II.

*à Rupin, ce 17 de Mars 1736.*

MON CHER SUHM,

VOUS ſavez que des nouvelles agréables, annoncées par des perſonnes que nous aimons, ſemblent nous faire plus de plaiſir qu'elles ne nous feroient ſi nous les apprenions d'une bouche indifférente. Vous comprenez, ou Vous devinez ſans doute, que l'aſſurance que me donne *Wolff* *) de l'immortalité de mon



*) L'intéreſſant Auteur dont il eſt ſi ſouvent fait mention dans le cours de ces lettres, eſt le célebre Philoſophe, *Chrétien Baron de Wolff*, ſi connu par une foule d'ouvrages dans preſque toutes les branches de la Philoſophie. Il naquit à Breslau en 1769. Son Pere,

mon ame, (choſe qui m'intéreſſe infiniment & dont vous êtes l'interprete,) doit me cauſer une double joie, me venant de Vous, & me valant une lettre

Pere, un Homme de Lettres, voyant de bonne heure ſe développer en lui le germe d'un grand eſprit, l'envoya en 1699 à l'Univerſité de Iena, pour y faire ſes études.

Les ayant achevées, il ſe rendit à Leipzig en 1702 pour y enſeigner, & s'y fit connoître avantageuſement par une diſſertation ſur la maniere d'enſeigner la Philoſophie. Sa méthode étoit en partie empruntée de Deſcartes. L'Univerſité de Halle l'ayant appelé de là à une Chaire de Mathématiques, il s'y rendit, & y enſeigna pluſieurs années avec un applaudiſſement général. Mais s'étant enfin attiré à dos la Faculté *de Théologie*, il fut obligé, par un ordre de la Cour qu'on avoit indiſpoſée contre lui, à quitter cette Ville preſque ignominieuſement.

Cette flétriſſure ne fit cependant qu'augmenter ſa réputation, & lui attirer de plus grands

lettre dans laquelle Vous épuisez tout ce que la politesse a pu fournir de plus honnête & de plus obligeant. Il s'agit à présent d'y répondre, & je ne

 saurois

grands honneurs. Il obtint à Marpourg une Chaire de Mathématiques & de Philosophie ; fut peu après déclaré Professeur honoraire de l'Académie des Sciences de Petersbourg ; ensuite Membre de l'Académie des Sciences de Paris ; & enfin Conseiller de Régence par le Roi de Suede. On lui offrit même la place de Président de l'Académie à Petersbourg ; mais il la refusa.

Le Roi de Prusse, *Frédéric-Guillaume I* ; qui vivoit encore alors, revenu des préjugés qu'on lui avoit fait concevoir contre lui, fit deux tentatives pour l'engager à revenir à Halle, mais inutilement.

Enfin après sa mort, son Successeur à la couronne ; *Frédéric II*, qui faisoit grand cas de *Wolff* & de ses ouvrages qu'il étudioit, le rappela à Halle dès les premiers jours de son regne, avec les titres de Conseiller privé, de

Vice-

ſaurois Vous dire autre choſe, ſinon, que ce qui ſeroit capable de me donner une bonne idée de mon ame, c'eſt la vive repréſentation qu'elle ſe fait de Votre

Vice-Chancelier, & de Profeſſeur en Droit. Il l'éleva dans la ſuite à la dignité de Chancelier, & l'Electeur de Baviere, pendant qu'il exerçoit le Vicariat de l'Empire, le promut à celle de Baron de l'Empire, ſans que le Philoſophe l'eut recherché, ni prévu. Comblé de gloire & d'eſtime, comme il le méritoit, il mourut le 9 Avril 1754 dans ſa 76.e année.

Les principaux ouvrages de ce Philoſophe, dont il y en a un très-grand nombre, ſont: Un Cours de Mathématiques, le plus complet que l'on ait juſqu'à préſent; un Dictionnaire de Mathématiques; une Philoſophie théorétique & pratique en 23 vol.; ſes Principes du Droit de la Nature & des Gens; & enfin ſa Logique, ou ſes Penſées ſur les forces de l'Entendement humain, & ſur leur droit & leur uſage dans la recherche de la vérité.

On

Votre perſonne, & l'idée juſte & avantageuſe dans laquelle Vous lui êtes toujours préſent. Je me rappelle toutes nos converſations nocturnes, & je Vous aſſure que je n'ai pas perdu un petit mot de tout ce que Vous m'avez dit. Il me ſembloit entendre la bouche de la Vérité dont émanoient des oracles.

Vous m'avez convaincu, perſuadé, d'une maniere indubitable, que je ſuis; j'attends à préſent de Vos ſoins officieux le reſte de la traduction de cette admirable Métaphyſique, & je Vous aſſure que

On accuſe les ouvrages de *Wolff* d'être trop diffus. » Il a noyé, dit un Auteur illuſtre, le Syſtême de *Leibnitz* dans un fatras de livres, & dans un déluge de paroles «. Ce qui caractériſe principalement les Ecrits philoſophiques de ce ſavant homme, c'eſt ſa Méthode,

que je suis & serai toute ma vie avec toute la reconnoissance *) que mérite un

*) La fin d'une lettre est la place ordinaire des protestations qui ne signifient rien ; des complimens en un mot : — des complimens dans la bouche d'un Prince héritier d'une Couronne ! dans ta bouche ; Frédéric ! ô vraiment si jamais compliment fut déplacé, c'est *bien* ... blasphême ! O si jamais parole fut sincere, si jamais la bonne foi d'une promesse fut humainement justifiée par la fidélité de son accomplissement, c'est bien ... qu'une voix inconnue ; Grand Roi, rende ce témoignage à ta cendre ... c'est bien dans ce cas-ci !

Voyez à la fin de ce recueil, la remarque qui suit la derniere lettre du Conseiller privé de Suhm, où il est détaillé de quelle maniere le Roi, qui ne l'étoit, en écrivant cette lettre, encore qu'en espérance, a scellé par les témoignages les plus sensibles de sa grâce, la sincérité des protestations de reconnoissance & d'amitié qu'il réitere à M. de Suhm, on ne peut plus cordialement, dans chacune de ses lettres.

un service aussi grand & aussi essentiel que celui que Vous me rendez,

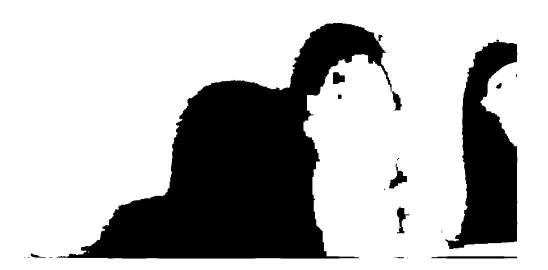
MON TRÈS-CHER SUHM,

Votre très-fidellement
affectionné & sincere ami,

FRÉDÉRIC.



LETTRE



## LETTRE III.

*Berlin, ce 21 Mars 1736.*

MONSEIGNEUR,

J'ÉTOIS dans une grande inquiétude ſur le ſuccès du premier Chapitre de ma Traduction, craignant avec raiſon, que *V. A. R.* ne trouvât que je lui faiſois lire de l'allemand en françois. Mais la lettre par laquelle il a plu à *V. A. R.* de me combler des témoignages de Sa bienveillance, m'a fait voir que mon empreſſement à remplir Ses volontés me tient lieu de mérite, & que Sa pénétration aura ſuppléé aux défauts de ma traduction. Je ne ſuis donc plus en peine de mon petit ouvrage; me voilà ſuffiſamment encouragé

couragé pour aller jusqu'au bout. La continuation que j'ai l'honneur de Vous envoyer, *MONSEIGNEUR*, Vous témoignera le zele avec lequel je vais y travailler.

Je me suis apperçu que l'objection des Matérialistes, qui prétendent que c'est l'orgueil des hommes qui les a séduits à s'attribuer une ame, avoit beaucoup frappé *V. A. R.*, & que c'est Sa grande, Son excessive modestie, qui La retenoit dans le doute. Que de difficultés ne trouvera donc pas à surmonter notre Philosophe, lorsque traitant de la Subordination des Ames, il voudra démontrer à *V. A. R.* avec tant d'évidence, la supériorité de la Sienne! Et cependant l'expérience la Lui prouve journellement; & Elle-même en donne chaque jour les plus évidentes

évidentes preuves, dans la préférence qu'Elle adjuge à cette Supériorité d'ame, ſur celle que lui a donné le rang & la naiſſance.

Je me jette aux pieds de *V. A. R.* pour Lui dire que je ſuis ſi pénétré des bontés dont Elle m'honore, que je ne trouve aucun terme digne d'exprimer les reſpectueux ſentimens avec leſquels je ſerai juſqu'à la fin de ma vie, &c.



LETTRE

## LETTRE IV.

*à Rupin, ce 22 Mars 1736.*

MON CHER SUHM,

JE m'acquitte de ma dette, quoique un peu tard. Je Vous envoie le saumon fumé; il est tout frais, ne faisant que d'arriver du Rhin. Je souhaite qu'il parvienne de même jusques à Vienne.

Ne m'étant pas tout-à-fait bien porté, mon Chirurgien m'a conseillé de prendre plus de mouvement que par le passé, ce qui m'oblige d'aller à cheval, & de trotter ou de galoper tous les matins. Mais pour ne pas changer pour cela mon genre de vie ordinaire, j'anticipe sur le sommeil, afin

afin de regagner d'un côté, ce que je perds de l'autre. J'ai penſé devenir votre Sectateur, & me mettre à ſcier du bois *); mais le beau temps m'a fait prendre un parti différent. Ainſi prenez-Vous-en au ſoleil, ſi je ne Vous imite pas en cela, comme je voudrois bien le faire en toute autre choſe; étant avec une véritable eſtime,

MON CHER SUHM,

Votre fidellement
affectionné ami,
FRÉDÉRIC.

*) M. *de Suhm* avoit écrit antérieurement au *Prince de Pruſſe*, qu'il s'amuſoit à ſcier du bois dans ſes momens de récréation.



LETTRE

## LETTRE V.

*Berlin, le 25 Mars 1736.*

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu avec respect les ordres de *V. A. R.*, & aussi-tôt j'ai pris avec le B. de Demerath toutes les mesures possibles pour faire parvenir le saumon en bon état à Vienne.

Mon affliction est extrême d'apprendre que *V. A. R.* ne jouit pas d'une santé parfaite. Mais ce qui me rassure, est que rien n'étant dans le monde sans raison suffisante, je suis persuadé que Dieu n'a fait naître un Prince doué de si grandes qualités, & si porté au bien, que dans le dessein

qu'il fût un jour les délices du Genre humain.

Que je fais bon gré à celui qui a engagé *V. A. R.* à ſe donner plus de mouvement; c'étoit bien là aſſurément le conſeil le plus propre à rétablir Sa ſanté. Mais, *MONSEIGNEUR*, n'eſt-ce pas éluder le conſeil de Votre Eſculape, que de retrancher ſur Votre ſommeil le temps que Vous devez employer à fortifier Votre ſanté? Le repos du ſommeil eſt auſſi néceſſaire au corps que le mouvement. Le zele m'emporte peut-être; mais duſſé-je encourir un moment de diſgrace, je ne puis m'empêcher de dire à *V. A. R.* que l'ardeur d'acquérir des connoiſſances Lui fait oublier qu'Elle ſe doit à de grands Peuples. Parce qu'Elle ne ſent aucune borne à la grandeur de

Son

Son ame, Elle croit ſans doute n'en devoir auſſi mettre aucune à l'étendue de Ses connoiſſances? Mais, *MONSEIGNEUR*, ſavez-Vous bien à quoi Vous Vous jouez? A rendre inutiles les ſoins & les veilles de ceux qui travaillent à ſe rendre capables de Vous être utiles un jour, pendant que *V. A. R.* s'applique, aux dépens de Sa ſanté, à ſe mettre en état de ſe paſſer d'eux.

Au nom de tous ceux qui attendent un jour leur bonheur de Vous, ménagez Votre précieuſe vie!

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.



## LETTRE VI.

*Sans date.*

MON CHER SUHM,

APRÈS la lettre que Vous venez de m'écrire, je reconnois que Vous êtes non-ſeulement capable de traiter les matieres les plus ſublimes de la philoſophie, mais encore de donner un tour heureux & fin à des matieres qui ſeroient plates dans la bouche de tout autre.

*Le plomb entre vos mains ſe convertit en or.*

Comment ſur le ſujet de mon indiſpoſition, (bagatelle peu importante au reſte du genre humain) eſt-il poſſible de dire quelque choſe de plus obligeant,

obligeant, de plus flatteur & de mieux amené, que ce que vous me dites dans Votre Lettre? Il faut avoir pour cela, comme Vous, un fonds d'efprit inépuifable, une fineffe infinie, & une maniere de faire envifager les objets, qui les fait valoir infiniment plus qu'ils ne valent en effet? Je fouhaiterois pour l'amour de moi que Votre lettre contînt autant de vérités qu'elle contient de chofes fpirituelles & jolies; & j'aimerois mieux en croire Votre philofophie, & les argumens de *Wolff*, que ceux que Votre amitié & Votre fupport pour Vos amis, Vous fuggerent. Non, *mon cher Suhm*, je fuis bien loin d'être tout ce que Vous me croyez, ou que Vous me dites être! mais je fens bien que quand même tout cela feroit, je ne pourrois jamais me paffer

de gens de Votre trempe, & que je reconnoîtrois toujours la lumiere ſupérieure des aſtres ſur les petites étoiles ſubordonnées. Quand on ſait ce que Vous ſavez, & qu'un heureux génie, ſecondé des tréſors que nous puiſons dans l'étude des Belles-Lettres, nous a élevés jusqu'au point de perfection où je Vous vois briller, alors il eſt bien permis de ſcier du bois, & de ſe donner du loiſir. Mais quand l'on ne fait qu'entreprendre une courſe, l'on ne doit pas s'arrêter au premier pas, mais plutôt ſuccomber que de ne pas atteindre au but. Ne combattez donc pas ma conſtance & ma fermeté, *mon cher Suhm*, car c'eſt ſur elle que ſe ſoutient la véritable amitié que j'ai pour Vous, & à laquelle je ne renoncerai pas plus qu'au déſir de me perfectionner,

fectionner, afin d'être pendant tout le cours de ma vie, honnête homme, ami des Arts, & sur-tout, avec une sincérité parfaite, fidelle ami de tous mes amis.

Ainsi jugez à quel point je suis,

MON TRÈS-CHER SUHM,

Votre très-affectionné

FRÉDÉRIC.



## LETTRE VII.

*A Rupin, ce 27 de Mars 1736.*

MON CHER SUHM,

C'est à Vos soins officieux que je suis encore redevable du second Chapitre de *Wolff*. Sans blesser Votre modestie, & en me resserrant dans les limites les plus étroites de la vérité, je peux Vous assurer que *Wolff* ne perd rien en passant par Vos mains; & je trouve que Vous Vous acquittez avec tout le succès possible d'une entreprise aussi noble que difficile.

Enfin je commence à appercevoir l'aurore d'un jour qui ne brille pas encore tout-à-fait à mes yeux; &

& je vois qu'il eſt dans la poſſibilité des Etres, que j'aie une ame, & que même elle ſoit immortelle. M. Achard*) m'envoie un grand raiſonnement ſur cette matiere, qui doit ſervir de ſupplément aux ſermons qu'il nous a faits cet hiver; & il me demande de lui faire voir les endroits de ſon raiſonnement que je trouverai les plus foibles. Mais je m'en garderai bien; car quoique la plupart des raiſons qu'il m'allegue, ſoient des ſophiſmes plutôt que des argumens, je ne m'ingérerai pas à entrer en lice avec des perſonnes qui ont étudié, & qui en ſavent infiniment plus que moi; je m'en tiens à *Wolff*; & pourvu qu'il me prouve bien que mon

*) Antoine Achard, Paſteur de l'Egliſe Françoiſe de Berlin & Conſeiller du Conſiſtoire Supérieur, grand Orateur, dont on a deux Volumes de Sermons. Il eſt mort le 5 Mai 1772.

mon Etre indiviſible eſt immortel, je ſerai content & tranquille.

Le profit que Vous pouvez tirer de Vos peines, *mon cher Suhm*, eſt qu'au lieu que la véritable amitié que j'ai pour Vous finiroit avec ma vie, elle reſtera immortelle comme mon ame; & que cette ame ſe ſentant, après Dieu, redevable à vous ſeul de ſon exiſtence, ne manquera jamais de Vous donner des marques d'une amitié fondée ſur l'eſtime, l'inclination, & la reconnoiſſance parfaite avec laquelle je ſuis,

MON CHER DIAPHANE *),

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

*) C'eſt là un nom amical que le *Prince de Pruſſe* donnoit à M. *de Suhm*, comme un gage de leur intimité, & qu'il lui a conſervé juſqu'à la fin de ſa vie. Tout ce que l'on fait des

## LETTRE VIII.

*Berlin, ce 30 Mars 1738.*

MONSEIGNEUR,

IL me tarde de me voir aux pieds de *V. A. R.* pour Lui témoigner une foible partie des sentimens dont m'a pénétré Sa derniere lettre. Quel prix de mon obéissance! & combien l'immortalité de mon ame ne m'en devient-elle pas plus chere, depuis l'assurance

des circonstance qui peuvent avoir occasionné le choix de ce nom, ne sont que de simples conjectures. Le sens du mot *Diaphane*, répond au sens propre du mot allemand qui sert de titre aux Princes; mais il y a plus d'apparence que c'est ici une allusion à cette candeur & sincérité de cœur, que les Allemands nomment *Offenherzigkeit*.

l'assurance que *V. A. R.* vient de me donner ! Quelle noblesse de sentimens ! Quelle élévation ! Vous êtes assurément le premier Prince, que dis-je ? Vous êtes le premier homme, qui, non content de faire du bien dans ce monde, ne pense trouver dans l'immortalité de son ame, qu'une raison d'en faire éternellement ! Quelle preuve invincible des récompenses après cette vie n'est pas à mes yeux ce sentiment de Votre belle ame ! Car que ne doit-on pas attendre du Créateur qui prit plaisir à l'y imprimer ?

J'ose espérer, *MONSEIGNEUR*, que Vous aurez pardonné, au vif intérêt que je prends à Votre santé, les représentations que j'ai pris la liberté de Vous faire ; & je me flatte que

que Vous avez trop bonne opinion de moi pour me croire capable de combattre Votre amour pour les Sciences, paſſion louable dans tout homme, & adorable dans un grand Prince. Non, *MONSEIGNEUR*, je n'ai voulu combattre que cet excès d'amour pour elles, qui Vous porte ſouvent à retrancher de Votre ſommeil une trop grande partie, pour que Votre ſanté ne doive pas tôt ou tard s'en reſſentir.

Pour prix des voeux que je fais ſans ceſſe pour une auſſi longue & auſſi glorieuſe vie de *V. A. R.* que Ses vertus la lui méritent déjà, permettez, *MONSEIGNEUR*, que je prenne au pied de la lettre les aſſurances que Vous daignez me donner de vos bonnes graces.

J'ai

J'ai l'honneur de Vous envoyer la continuation de *Volff* juſqu'au paragraphe 75, c'eſt-à-dire, juſqu'à celui où notre Philoſophe commence à parler des Etres ſimples.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.



LETTRE

# LETTRE IX.

*Lubben* *), *le 17 Avril 1736.*

MONSEIGNEUR,

J'AI été obligé malgré moi de m'arrêter encore quelques jours à Berlin; mais je n'ai pas lieu de m'en repentir, puisque j'ai eu occasion de lire un postcript pour le Diaphane, qui l'a mis au comble de la joie en lui apprenant que son divin Prince a bien voulu l'assurer qu'il pense à lui. Rien ne pouvoit venir plus à propos pour

*) Petit endroit près de Berlin où M. *de Suhm* s'étoit retiré afin de pouvoir, sans distraction, travailler à la traduction de la Métaphysique de *Wolff*, que le *Prince de Prusse* l'avoit engagé à faire pour Lui.

pour ſoulager l'ennui mortel qu'il reſſent d'être abſent du Prince adorable pour qui ſeul il vit & reſpire.

Le Comte *d'Althan* m'a fait ſavoir par le B. *Demerath* que le ſaumon eſt arrivé en même temps que lui, fort à propos, le Vendredi ſaint, & que le Duc *de Lorraine* *) remerciera lui-même

*) Le Duc *de Lorraine* dont il s'agit ici, eſt le Duc *François*, plus connu dans la ſuite comme Empereur, ſous le nom de *François Premier*. Le *Prince de Pruſſe* avoit fait ſa connoiſſance perſonnelle lors de ſes fiançailles avec la Princeſſe *Eliſabeth-Chriſtine de Brunſwick-Bevern*, auxquelles le Duc *François* avoit aſſiſté à Berlin le 10 Mars 1732. Lors de l'envoi du ſaumon dont il eſt fait mention dans la lettre ci-deſſus, le Duc *de Lorraine* ſe trouvoit à Vienne à l'occaſion de la paix & de l'échange de la Lorraine que le Roi *Staniſlas* devoit recevoir, contre le *Grand-Duché de Toſcane* qui devoit être aſſuré au Duc

même *V. A. R.* de cette attention à laquelle il a témoigné être très-ſenſible.

Auſſi-tôt que je fus arrivé ici, je repris *Wolff;* & j'ai l'honneur d'en envoyer à *V. A. R.* la continuation. C'eſt depuis le paragraphe 75 juſqu'au 90. J'ai mieux aimé envoyer peu cette fois, que de manquer une poſte. Mais ce peu mérite beaucoup d'attention, & ſera, je m'aſſure, trouvé digne des réflexions de *V. A. R.*

Oſerois-je, *MONSEIGNEUR*, Vous faire part d'une découverte que je crois avoir faite dans mon petit travail? Je crois m'être apperçu que la langue allemande eſt plus propre aux raiſonnemens métaphyſiques & abſtraits,

C

Duc *de Lorraine* après la mort du *Grand-Duc Jean Gaſton*, dernier Prince de *la Maiſon de Médicis*.

abſtraits, que la françoiſe. Les raiſons qui me l'ont fait juger, ſont : premiérement, que la langue allemande eſt plus riche en mots; & ſecondement, qu'elle n'eſt pas auſſi ſujette aux ambiguités que la langue françoiſe; ce qui la rend propre à exprimer chaque penſée avec plus de préciſion & de netteté, & par conſéquent avec plus de force. Je ſens fort bien toute la hardieſſe d'une telle aſſertion, mais ſachant combien *V. A. R.* eſt prompte & facile à ſe rendre à de bonnes raiſons, pourquoi craindrois-je d'en avancer? & pourquoi ne me permettroit-Elle pas de m'élever jusqu'à L'imiter en cela, en me laiſſant frapper par des raiſons frappantes. Il eſt vrai que je puis me tromper, en attribuant à la langue françoiſe des défauts

que

que je ne devrois chercher que dans moi-même; c'eſt auſſi ce qui m'a fait prendre la précaution de mettre à la marge les mots allemands que je n'ai pas cru pouvoir rendre aſſez bien en françois; laiſſant à la pénétration de *V. A. R.* le ſoin de ſuppléer à l'imperfection de mon travail.

J'ai l'honneur d'être avec le plus parfait dévouement & le plus profond reſpect, &c.



## LETTRE X.

*A Rupin, ce 14 Avril 1736.*

MON CHER DIAPHANE,

COMMENT pourrai-je aſſez Vous remercier de toutes les peines que Vous Vous donnez pour l'amour de moi. Je Vous aſſure que j'en ſuis reconnoiſſant autant qu'on peut l'être. Me voilà donc à la fin parvenu, par Vos ſoins, juſques à cet Etre ſimple ou indiviſible. Je ſuis charmé de la force du raiſonnement de *Volff*; & à préſent que je commence à me ſtyler ſur ſa maniere de raiſonner, j'en découvre la force & la beauté.

Sans bleſſer Votre modeſtie, & ſans léſer la vérité, je peux Vous aſſurer que j'ai trouvé Votre traduc-

tion

tion excellente ; car j'avoue que la curiosité que j'ai eue de voir l'original allemand de la Métaphysique de *Volff*, me l'a fait comparer avec ce que Vous avez eu la bonté de m'en traduire ; mais je ne trouve en aucun endroit qu'il ait perdu, en passant par Vos mains. J'avoue que Vous pouvez me persuader (Vous en avez le don) que la langue allemande a ses beautés & son énergie, mais Vous ne me persuaderez jamais qu'elle soit aussi agréable que la françoise. Et quand même Vous en viendriez à bout, j'aurois toujours une raison bien forte, & suffisante à mon avis pour Vous faire comprendre que je lis l'ouvrage de *Wolff* plus volontiers en françois ; c'est que la traduction est toujours accompagnée de Vos lettres, & que je suis charmé quand je

 vois

vois quelque production d'un eſprit que j'aime & que j'eſtime également.

Oui, *mon cher Suhm*, ſans Vous faire un mauvais compliment, je Vous aſſure que je trouve tant de charmes dans Votre eſprit, & dans Votre entretien, que ſi déſormais Vous alliez Vous réſoudre à ne parler & à n'écrire qu'en Chinois, je ſerois homme à l'apprendre, pour profiter de Votre converſation, & pour Vous faire voir qu'il n'y a pas de langue au monde à laquelle je ne m'appliquaſſe, afin de Vous y exprimer avec plus d'énergie tout le cas que je fais de Vous, & la véritable eſtime avec laquelle je ſuis,

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

LETTRE

## LETTRE XI.

*Lubben, le 18 Avril 1736.*

MONSEIGNEUR,

JE viens de recevoir une lettre du Comte d'*Althan* du 6 de ce mois, par laquelle il me mande qu'il a préſenté au Duc ſon Maître le ſaumon dont il avoit été chargé; & que ce Prince a eu une véritable joie de voir cette attention de *V. A. R.* pour lui, la regardant comme une marque de la continuation de Son amitié, qui Lui étoit d'autant plus chere qu'il en connoiſſoit tout le prix; qu'il ſouhaitoit que je témoignaſſe à *V. A. R.*, dans toutes les occaſions, Son déſir de la cultiver pour la rendre éternelle; & que je travaillaſſe à reſ-

ſerrer de plus en plus une liaiſon qui Lui-même chercheroit à entretenir par tous les ſoins imaginables.

Quelle flatteuſe commiſſion pour moi, *MONSEIGNEUR*, ſi Vous daignez l'agréer. Rien ne pourroit m'arriver de plus heureux que d'être l'interprete des ſentimens d'amitié de deux grands Princes, dont les intérêts futurs d'Etat & de gloire pourront peut-être un jour en tirer les plus grands avantages.

Je me flatte que *V. A. R.* eſt perſuadée que je m'y ſens animé par l'inviolable & religieux attachement que j'aurai toute ma vie pour Elle; n'y ayant point d'idée d'un dévouement plus entier que celui avec lequel j'ai l'honneur d'être très-reſpectueuſement, &c.

## LETTRE XII.

*Lubben, ce 20 Avril 1736.*

J'AI l'honneur d'envoyer à *V. A. R.* la ſuite de mon ouvrage juſqu'au paragraphe 115. La matiere commence à devenir fort intéreſſante, & il me tarde de voir la fin du Dictionnaire de *Wolff;* c'eſt ainſi que j'appelle l'explication qu'il donne des mots, & qui eſt abſolument néceſſaire pour l'intelligence des choſes; en ſorte que dans la ſuite on ſe trouve amplement dédommagé de la peine qu'on s'eſt donnée pour apprendre cette eſpece de nouvelle langue.

*V. A. R.* agréera que, pour l'amuſer un inſtant, je lui faſſe part d'une aventure

aventure héroï-comique-amoureuſe qui s'eſt paſſée derniérement ici.

Le Capitaine du Château de Lubben eſt un certain *Tritſchler*, bon homme, pere de quatre filles, dont l'aînée, quoique richement laide, a brillé il y a plus de 20 ans à Dreſde dans tous les bals maſqués, par ſa belle taille & ſa danſe. On dit auſſi, il eſt vrai, qu'elle avoït la mortification d'entendre ceſſer les éloges dès qu'elle ſe démaſquoit. Il y a long-temps qu'elle ne danſe plus, & ce n'eſt pas elle non plus qui a aidé à jouer le Roman. Les deux ſœurs ſuivantes ont, ſelon toute apparence, renoncé à faire parler des effets de leurs charmes. Reſte donc la cadette qui eſt l'Héroïne. C'eſt une blonde, qui n'eſt pas mal ; grande, aſſez bien faite, chantant & jouant du clavecin. Son

pere,

pere, pour lui donner occaſion d'exercer ſes talens, a ſouvent de petits concerts chez lui, où aſſiſtent ceux qui fréquentent ſa maiſon, & ceux qui s'y font préſenter. Un Gentilhomme nommé *Hacke*, qui a ſervi quelques années, & quitté enſuite comme Lieutenant, demeurant à quelques lieues d'ici ſur une terre fort endettée, eſt venu ces jours paſſés dans cette ville, & s'eſt fait introduire au château par un Officier de la garniſon. Il eſt vrai qu'on prétend que le concert étoit fort complet, & que la belle s'y ſurpaſſa; je veux croire auſſi que le cavalier s'étoit mis de ſon mieux, & que la belle avoit ſon beau jour; mais cependant, ô amour! que ton pouvoir eſt grand! Se voir pour la premiere fois, & s'aimer éperdument, n'eſt pour eux qu'une même

même chose. La fin du concert n'a pas plutôt soulagé l'impatience de l'amant, qu'il se leve, fait la révérence au pere, & lui demande sa divine fille en mariage. Le pere y consent, appelle sa fille, lui propose la chose, & trouve une obéissance digne d'Iphigénie. Le bon homme met la main de sa fille dans celle de son amant, & après avoir satisfait aux ordres de l'amour, il songe à faire connoissance avec son gendre, lui demande son nom, son état, & tout ce qui s'ensuit. A quoi celui-ci ayant répondu, tous paroissent satisfaits; & peu de jours après, la sérieuse cérémonie unit à jamais le couple fortuné.

Voilà vraiment un sujet de Roman à désespérer la plus riche imagination.

Agréez, *MONSEIGNEUR*, l'assurance de mon profond respect, &c.

LETTRE

## LETTRE XIII.

*A Rupin, ce 27 Avril 1738.*

MON CHER DIAPHANE,

JE viens de recevoir à la fois deux de Vos lettres, qui m'ont fait tout le plaisir du monde. Si le service de Mars ne m'occupoit entiérement, j'aurois répondu à chacune à part, & d'un style non laconique; mais je Vous assure qu'à peine ai-je le temps de boire & de manger.

Je ne m'attendois assurément pas que le saumon que j'ai envoyé au Duc de Lorraine lui feroit aussi agréable qu'il le lui a été. Je regarde le plaisir qu'il lui a fait comme une

marque

marque de l'amitié qu'il a pour moi; car l'amitié rend agréables des bagatelles, quand elles viennent de la part des perſonnes que nous aimons. Le Duc n'auroit pu choiſir un organe qui me fût plus agréable que celui de Diaphane, car Vous ſavez combien je Vous aime & Vous eſtime; auſſi ne devez-Vous pas Vous étonner du plaiſir que j'ai à recevoir de Vos nouvelles.

J'étudie *Wolff* avec une très-grande application, & je me forme de plus en plus à ſa maniere de raiſonner qui eſt très-profonde & très-juſte. La propoſition de la raiſon ſuffiſante, & celle de la différence des Etres ſimples & compoſés, ſont, à mon avis, celles qu'il faut le plus s'imprimer quand on veut bien comprendre

prendre la ſuite de ſa Métaphyſique; & ce ſont auſſi les deux propoſitions que je relis tous les jours plus d'une fois, pour les bien imprimer dans la mémoire.

A ce que je vois, l'amour exerce ſon empire à Lubben comme à Troye, en Sicile, ou à Anet. Quels miracles ne fait-il pas tous les jours! Il n'y a pas juſques à Rupin où il ne faſſe ſentir ſon influence; nous en avons des exemples ici, mais le temps ne me permet pas de Vous entretenir là-deſſus. L'on m'appelle, & j'entends déjà la voix de 600 hommes qui veulent être exercés. Il faut m'y rendre pour les dépêcher le plus vîte qu'il me ſera poſſible.

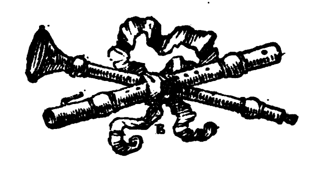
Cependant, crainte que notre amitié

n'en

n'en souffre, permettez-moi de Vous assurer auparavant de la parfaite estime avec laquelle je suis,

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

Votre très-affectionné
& fidelle ami,
FRÉDÉRIC.



LETTRE

## LETTRE XIV.

*A Rupin, ce 6 Mai 1736.*

MON CHER DIAPHANE,

JAMAIS Tantale n'a tant souffert dans le fleuve dont il ne pouvoit boire les eaux, que moi d'avoir reçu vos cahiers de *Wolff* & de ne pouvoir les lire. Tous les incidens, & tous les fâcheux du monde, se sont, je crois, donné le mot pour m'en empêcher. Un voyage à Potsdam, des exercices quotidiens, & l'arrivée de mon frere en compagnie des sieurs de *Hacke* & de *Rittberg*, m'en ont empêché.

Imaginez-Vous, mon cher *Diaphane*, je vois débarquer cette caravane sans penser à rien; & ces Messieurs me

peſant ſur les épaules comme tout, ne me quittent pas d'un pied, pour me faire, je crois, donner à tous les Diables. Un diſcours de tailles, de meſures, de pieds, eſt bientôt épuiſé; voilà qui eſt fini, & *je me vois à ſec*, comme Boïleau *) *aux bords du Leck*. Que faire? je me ſuis aviſé, à ce qu'il me paroît fort à propos, de les mener dans mon jardin que j'ai fait illuminer entiérement, de même que le Temple. J'ai fait jouer un petit feu d'artifice, & du reſte je les ai régalés du mieux que j'ai pu. Comme ce ſont des perſonnes qui font beaucoup plus de cas des Etres compoſés

*) Ce paſſage fait alluſion aux deux vers de Boileau de ſa ſeconde Epître au Roi Louis XIV.

*Et par-tout ſur le Wahl, ainſi que ſur le Leck,*
*Le vers eſt en déroute, & le Poëte à ſec.*

Voyez Œuvres diverſes de Boileau, Epître IV. au Roi.

composés que des Etres ſimples, qu'ils ne connoiſſent pas; ou, pour parler plus intelligiblement, qu'ils ont plus de notions de leurs eſtomacs que de leurs eſprits, je les ai mis ſur le chapitre de la philoſophie de *Duval* *) qui a fait merveilles, & leur a bourré la bedaine, au *non plus*. Je me ſuis laſſé de les voir manger, & j'aurois volontiers jeûné deux jours, ſi j'avois pu avoir le plaiſir de m'entretenir pendant tout ce temps avec mon cher *Diaphane*. Vous ſavez le cas que je fais de lui, & que je ſuis, comme on ne le ſauroit être davantage, avec une parfaite eſtime,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

*) Alors Cuiſinier du *Prince de Pruſſe*.

## LETTRE XV.

*A Berlin, ce je ne ſais lequel de Mai 1736.*

MON CHER DIAPHANE,

SI le Dieu *Mars* avoit réſolu de me faire faire divorce avec les Muſes, il n'auroit certes pu mieux s'y prendre qu'il l'a fait. Une ſucceſſion continuelle d'occupations puériles nous tient ici, depuis la pointe du jour juſqu'au coucher du ſoleil, dans une continuelle action. C'eſt à elle que Vous devez Vous en prendre de ce que je ne Vous ai pas répondu plutôt. Je profite d'un moment de relâche, pour Vous remercier des peines infinies que Vous Vous donnez dans la traduction de *Wolff*. J'ai trouvé le moyen d'en lire & relire par repriſes

les

les derniers cahiers que Vous m'avez envoyés. Je commence à me faire à sa maniere de raisonner, & je suis à présent beaucoup plus au fait de ses propositions que je ne l'étois il y a quelques mois. Et la preuve que je comprends fort bien son principe de contradiction, c'est que je sens que Vous estimant une fois au point que Vous savez, je ne puis absolument Vous estimer moins; ou, pour parler plus intelligiblement, c'est que connoissant toute l'étendue de Votre mérite, je ne saurois que Vous estimer de tout mon cœur, étant,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,
FRÉDÉRIC.

*) On a supprimé ici quelques lettres peu intéressantes de M. *de Suhm*, dans lesquelles il annonçoit différens envois de la suite de sa traduction.

## LETTRE XVI.

*A Berlin, ce 28 Mai 1736.*

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

JE Vous fais mille & mille remercîmens de ce que Vous m'avez envoyé la continuation de *Wolff*. Vous me procurez tant de plaiſir par l'étude que j'en fais, que je ne me ſens pas en état de Vous en témoigner ma reconnoiſſance.

Nous nous tuons ici à force d'exercices tous les jours, & nous n'en avançons ni plus ni moins; car aujourd'hui le Régiment du *Prince Henri* a paſſé la revue, & après avoir fait des merveilles, *le Roi* n'en a point paru ſatisfait; & même il a fait éclater un air de mécontentement qui a dépité tout le

public.

public. Dites-moi la raison suffisante de sa colere. Je ne la peux trouver ni hors de lui, ni en lui; & je ne peux en attribuer la cause, qu'à un hasard qui a produit sa mauvaise humeur, à un échauffement de bile qui lui a fait considérer le pauvre Prince & son Régiment d'un œil misanthrope & hypocondre. Dieu me préserve d'un pareil sort! Mon parti seroit bientôt pris, si pareille chose m'arrivoit. J'attends le jour, le moment, la minute où je partirai d'ici pour m'en retourner dans mon repos, & pour jouir de la vie; j'aurai alors plus de temps qu'à présent pour Vous assurer de la parfaite & sincere estime avec laquelle je suis,

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

## LETTRE XVII.

*Lubben, le 1 Juin 1736.*

MONSEIGNEUR,

LA derniere lettre dont *V. R. A.* m'a honoré, m'a trouvé dans un état qui me rendoit fort néceſſaire un pareil encouragement à demeurer dans ce monde; car une colique affreuſe m'en avoit tout-à-fait dégoûté. Sérieuſement, *MONSEIGNEUR*, j'ai cru aller voir des yeux de l'Entendement pur, tout ce que *Wolff* nous montre avec toute la netteté dont notre perception eſt ici bas capable; & après m'être entiérement réſigné aux volontés de cet Etre par lequel tous les autres exiſtent, je me ſuis mis à confier à un papier

papier mes dernieres penſées terreſtres pour *V. A. R.* Ah! que ne lui diſois-je pas ſur la douleur que j'éprouvois en quittant ce monde avant que d'avoir pu Lui être auſſi utile que je le ſouhaitois, avant que d'avoir pu Lui donner des preuves tout-à-fait convaincantes que mon premier, mon plus ardent déſir étoit de lui ſacrifier mon ſang & ma vie! Enſuite je faiſois l'unique teſtament que j'avois à faire, diſpoſant de mes enfans; & je prenois la liberté de les léguer à *V. A. R.*

N'ayant plus rien à faire après cela, je ſerois mort dans la douce perſuaſion qu'Elle n'auroit point dédaigné mon legs. Mais, *MONSEIGNEUR*, me voilà de nouveau plein de vie, de l'eſpérance de Vous la ſacrifier encore; plein du déſir de trouver les occaſions

de

## LETTRE XVIII.

*A Rupin, ce 6 Juin 1736.*

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

QUEL bonheur, quand au milieu d'un orage que l'on ne connoît pas, on eſt endormi dans les bras de la ſécurité & du repos! Voilà préciſément le cas où je me ſuis trouvé. Quoi, mon cher *Suhm*, Vos jours, qui me ſont d'un prix infini, ont été menacés! quoi, une mort prématurée auroit porté obſtacle aux effets de ma reconnoiſſance, & à l'efficace de mes bonnes intentions! Non, le Ciel qui aime & qui commande les devoirs de la vertu, ne m'a pas voulu ôter une occaſion d'être reconnoiſſant. Vivez, mon

mon cher Suhm ! vivez, puiſque le Ciel le permet ! vivez pour Vos amis, qui, par le véritable attachement qu'ils ont pour Vous, ne pourroient ſoutenir l'atterrante penſée d'être ſéparés de Vous ! J'avoue & je comprends que Vous n'aviez à Vous attendre, au dernier période où Vous touchiez, qu'aux récompenſes dont le Ciel couronne la vertu ; & qu'ainſi, par rapport à Vous-même, Vous perdez plus en prolongeant Vos jours qu'en finiſſant Votre carriere. Mais, mon cher Suhm, n'oubliez pas la tendreſſe que Vous devez à un nourriſſon que Vous n'avez pas encore ſévré dans l'école de la philoſophie. Que ſerois-je devenu? car je ſens que j'ai beſoin de Vos yeux pour voir, & que perdant de vue mon guide, je cours riſque de m'égarer.

La

La ſeule penſée de Votre mort me ſert d'argument pour prouver l'immortalité de l'ame; car ſeroit-il poſſible que cet Etre qui Vous meut, & qui agit avec autant de clarté, de netteté, & d'intelligence en Vous; que cet Etre, dis-je, ſi différent de la matiere & du corps, cette belle ame, douée de tant de vertus ſolides, & d'agrémens, cette noble partie de Vous-même qui fait les délices de notre ſociété, ne fût pas immortelle? Non certes! je le ſoutiendrai ſur les bancs même, s'il le falloit, que quand la plus grande partie du monde ſeroit périſſable & anéantie, Vous, *Voltaire*, *Boileau*, *Newton*, *Wolff*, & encore quelques Génies de cet ordre, doivent être immortels. Je Vous demande bien pardon de Vous dire des vérités, qui, comme

comme je crains, choqueront Votre modeſtie. Mais auſſi peu qu'une perſonne colérique eſt capable de vaincre le premier mouvement de la paſſion qui l'emporte, auſſi peu le ſuis-je aujourd'hui de modérer ma joie & l'effuſion de mon cœur au ſujet de Votre convaleſcence, & de ce que je penſe de Vous. J'ai du moins la ſatisfaction de Vous l'avoir dit une bonne fois. J'aurois bien des choſes encore à Vous dire au ſujet de ce teſtament qui m'a penſé arracher des larmes; l'on ne doit pas rougir de verſer des pleurs en pareille occaſion. L'inſenſibilité eſt le principe de l'inhumanité & de la barbarie; un cœur tendre eſt le fondement de la vertu.

Je Vous ſuis très-obligé des cahiers qui accompagnent Votre lettre; je les lirai

lirai avec d'autant plus de plaiſir que c'eſt le premier ouvrage qu'aient produit Vos forces convaleſcentes. Je continue à lire *Wolff* avec la plus grande application, & je tâche de m'inculquer ſes propoſitions le plus profondément que je puis. Il eſt bon de faire ſouvent de pareilles lectures, car elles ſont d'un double uſage; elles inſtruiſent & humilient. Je ne me ſens jamais plus petit qu'après avoir lu la propoſition de l'Etre ſimple. Quelle profondeur! quelle application ſuivie à ſonder tous les ſecrets de la nature entiere! à porter la clarté & la netteté où jusqu'ici il n'y eut qu'ombre & que ténebres!

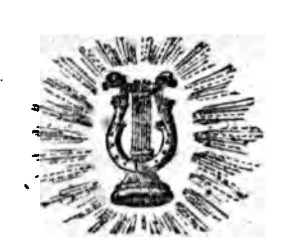
Je Vous quitte, mon cher *Suhm*; partant aujourd'hui pour ma terre; ce ſera pour y étudier avec plus de tran-

quillité,

quillité, & pour jouir un peu du repos, après en avoir eu très-peu pendant les revues. Je ſuis avec une très-parfaite eſtime,

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement
affectionné ami,
FRÉDÉRIC.



## LETTRE XIX.

*Lubben, ce 16 Juin 1736.*

MONSEIGNEUR,

SI jamais j'eus ſujet de déſirer avec ardeur, que *Wolff* eût déjà inventé cet art des ſignes qu'il dit manquer aux hommes pour pouvoir exprimer leurs penſées d'une maniere toute dégagée des ſens, c'eſt bien dans cette occaſion. Car comment pourrois-je avec des mots répondre dignement à la derniere lettre dont *V. A. R.* a daigné m'honorer. Oh! *MONSEIGNEUR*, les reſpectueux ſentimens dont je me ſens pénétré pour Vous, ſont ſi fort au-deſſus de tout ce que le langage des hommes peut exprimer, que

que mon cœur & ma plume ſe révoltent à les peindre auſſi froidement que je le ferois même dans les termes les plus énergiques. Que ce reſpectueux ſilence Vous diſe donc tout ce que je ne puis que ſentir!

Quand ma vie me feroit odieuſe, l'intérêt que Vous daignez y prendre ſuffiroit pour me la rendre chere. Je reviens donc avec joie à la vie, puiſque le Ciel le veut, & que *V. A. R.* le déſire; mais, *MONSEIGNEUR*, ſouffrez que ce ſoit pour ne vivre déſormais que pour Vous; pour jouir du ſeul bien que j'ambitionne, celui de poſſéder Vos bonnes grâces, pour être témoin enfin de Vos vertus & de Votre gloire.

La continuation de *Wolff* que j'ai l'honneur d'envoyer à *V. A. R.* nous

mene bien près de la fin du troiſieme chapitre. Je me ſuis apperçu d'une faute dans le paragraphe 282 de l'envoi précédent, où le mot *Entendement* ſe trouve à la place de celui d'*Imagination*.

Quoique je me voie obligé d'aller à Dreſde pour y attendre le retour de la Cour de Varſovie, *Wolff* & mon écritoire ne me quitteront point.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.



LETTRE

## LETTRE XX.

*Dresden, le 29 Juin 1736.*

MONSEIGNEUR,

JE me ſuis rendu ici à très-petites journées ; & quoique j'euſſe bien réſolu de ne pas perdre de temps, & de travailler chemin faiſant, je n'ai pu cependant en trouver la commodité. Du reſte je n'ai jamais fait en ma vie de voyage plus agréable & plus délicieux que celui-ci ; car j'ai eu continuellement en main la derniere lettre dont *V. A. R.* m'a honoré ; je l'ai lue & relue mille fois ſans pouvoir m'en raſſaſier ; & me livrant ſans réſerve aux douces réflexions qu'elle m'inſpiroit, je ſuis enfin arrivé ici ſans

rien ſavoir de tout ce voyage, ſinon que j'étois parti de Lubben.

Je voudrois qu'il me fût poſſible de rendre compte à *V. A. R.* de toutes les réflexions que j'ai faites pendant ce temps; mais leur nombre & leur rapidité fait que je n'en ai plus qu'un ſouvenir confus. Je n'ai ſans doute pas beſoin de dire à *A. V. R.* quel en a été l'objet, & combien un objet ſi grand & ſi ſublime étoit propre à élever les penſées & les ſentimens de mon ame. Tout ce qui peut faire l'admiration des hommes entre ſi néceſſairement dans l'eſſence de cet objet, qu'on pourroit s'en occuper toute ſa vie; ſans en épuiſer pour cela les ſujets qu'on a de l'admirer. Cette chaîne de réflexions me ramenant de temps en temps à moi-même, je me ſentois

ſentois le plus heureux des mortels, en ſongeant à l'intérêt qu'un Prince ſi parfait daigne me témoigner. Oui, me diſois-je, quel que ſoit mon ſort, je devrai toujours faire envie à tout le monde, auſſi long-temps que *V. A. R.* daignera me conſerver de pareils ſentimens. Vous m'avez rendu la ſanté, *MONSEIGNEUR*, peut-être la vie; ainſi c'eſt à Vous que je la dois, & que je fais vœu de la conſacrer. Prenez poſſeſſion de moi, comme d'un bien qui Vous appartient par les droits les plus ſacrés! Vous m'avez doué d'une tranquillité d'ame que rien au monde n'eſt capable d'altérer, d'une fermeté que rien ne peut ébranler, & je ſens intimement que je puis maintenant être heureux en dépit du ſort. La ſeule choſe qui puiſſe encore m'affliger,

c'eſt l'éloignement dans lequel les circonſtances me condamnent encore à vivre de *V. A. R.* Vous êtes, *MONSEIGNEUR*, pour m'exprimer figurément, Vous êtes mon ſoleil ; car dès que je ne ſuis plus à portée d'éprouver la douce influence de Vos rayons, je ſens un froid ſe gliſſer ſi profondément dans mon ame, que rien n'eſt capable de la réchauffer. Auſſi toutes mes penſées, toutes mes démarches tendent-elles à me ménager la liberté de pouvoir un jour venir vivre dans le doux Climat que ce Soleil bienfaiſant doit éclairer, & de participer à la félicité du peuple fortuné auquel il promet un Printemps de bonheur perpétuel. Je me flatte même d'y réuſſir avec le temps, & de trouver enfin les moyens de venir couler mes derniers jours près de

de la merveille de notre Siecle, afin de pouvoir me délecter à la contempler & à lui rendre mes ſinceres hommages. Voilà, *MONSEIGNEUR*, ce qui manque encore à ma félicité ; & je mourrois ſans doute aujourd'hui ſans regret, ſi je devois renoncer pour toujours à cette douce eſpérance, le ſeul ſoutien de ma foible vie. Je ſuis, *MONSEIGNEUR*, & ſerai juſqu'au tombeau, avec les ſentimens du plus profond reſpect & du plus entier dévouement, &c.



## LETTRE XXI.

*A Berlin, ce 3 Juillet 1736.*

MON CHER DIAPHANE,

JE n'ai reçu qu'hier les deux paquets que Vous m'avez fait le plaisir de m'envoyer. Je Vous en remercie de tout mon cœur, en Vous assurant que je ne lis aucun cahier de Votre ouvrage sans me ressouvenir en même temps à quels devoirs la reconnoissance m'engage. J'avois déjà corrigé la faute qui se trouve dans le paragraphe 282, en substituant, comme Vous me le marquez, au mot *Entendement*, celui d'*Imagination*.

Enfin, mon cher *Suhm*, l'on peut professer

professer la philosophie à tête levée *), & sans plus craindre les foudres du Pédagogue, ni le fantôme de l'irréligion. La raison reprend l'empire qui lui est dû, & l'erreur s'en ira chercher son refuge dans les cerveaux étroits de quelques génies foibles, & dans le giron de la superstition.

J'en viens à la derniere lettre que Vous m'avez fait le plaisir de m'écrire; mais qu'en puis-je dire, sinon que l'amitié aveugle que Vous avez pour moi, Vous fait estimer un chétif mortel au-delà

*) Ceci a du rapport à la justification de *Wolff* & de ses ouvrages, à laquelle le *Prince de Prusse* avoit eu beaucoup de part, ayant su, par les représentations qu'il avoit fait faire au *Roi*, qui étoit alors fort prévenu contre *Wolff* & sa Philosophie, l'engager à nommer une commission, qui reconnut pleinement l'innocence & le mérite des ouvrages de ce célebre Philosophe.

au-delà de ſon prix. Les couleurs flatteuſes avec leſquelles Vous me peignez, me maſquent ſi avantageuſement, que je ne me reconnois plus. Enfin Vous prêtez l'attribut de la perfection à un Etre qui en eſt bien éloigné, & qui remarque, par tout ce qui lui eſt connu de lui-même, qu'il eſt marqué au coin de l'humanité, auſſi bien que le dernier galérien. Je paſſe à l'endroit de Votre lettre qui m'eſt le plus flatteur, & où, pour ainſi dire, Vous me donnez une hypotheque ſur Votre perſonne. Quelle acquiſition pourrois-je faire au monde qui me fût plus agréable! Que l'on m'offre tous les tréſors du Pérou, je ne balance pas un moment entre le choix que je devrois faire, & je trouve en Vous un tréſor qui m'eſt plus utile que tous

ceux

ceux que la maſſe groſſiere & matérielle de ce monde pourroit offrir. Vous ſavez que mon cœur eſt incapable de ſe démentir, & qu'il ne ſe ſert de ma plume que pour exprimer d'une maniere figurée ſes ſentimens.

*Si mon cœur dans mes vers ne parle par ma plume,*
*Que le feu qui l'anime auſſi-tôt le conſume.*

Je pars demain pour la *Pruſſe.* Le voyage ſera de quatre ſemaines, pendant leſquelles notre fameux Précepteur *Wolff* ſera ma compagnie. Adieu, mon cher *Diaphane!* Il eſt ſuperflu de Vous répéter tous les vœux que je fais pour la réuſſite de Vos deſſeins. Puiſſe Votre ſort d'une maniere inſéparable être uni au mien! Puiſſé-je un jour Vous témoigner ma reconnoiſ-
ſance

ſance autant que je le déſirerois! & que chaque jour me fourniſſe l'occaſion de Vous réitérer de vive voix les ſentimens de la plus parfaite eſtime qui fut jamais. Je ſuis,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidelle ami,

FRÉDÉRIC.



LETTRE

## LETTRE XXII.

*Au Camp de Velan, ce 18 Juillet 1736.*

MON CHER SUHM,

Malgré les fatigues du voyage, & les occupations militaires dont je ſuis chargé, ne croyez pas que je perde *Wolff* de vue un moment. C'eſt le point fixe ſur lequel toute mon attention eſt tournée; plus je le lis, plus il me donne de ſatisfaction. J'admire la profondeur de ce célebre Philoſophe, qui a étudié la nature comme jamais perſonne ne l'a fait, & qui eſt parvenu à pouvoir rendre raiſon de choſes qui autrefois étoient non-ſeulement obſcures & confuſes, mais encore tout-à-fait inintelligibles. Il me ſemble que

que j'acquiers tous les jours plus de lumieres avec lui, & qu'à chaque propoſition que j'étudie, il me tombe une nouvelle écaille de deſſus les yeux. C'eſt un livre que tout le monde devroit lire, afin d'apprendre à raiſonner, & à ſuivre le fil, ou la liaiſon des idées dans la recherche de la vérité.

Nous avons un temps abominable ici. Il ſemble que le ſalpêtre & le ſoufre aient conſpiré notre perte. Le tonnerre gronde tous les jours, & la foudre eſt ſi redoutable en ce pays, que l'on entend tous les jours parler des dégâts qu'elle a faits. Voilà ce qu'il y a de plus nouveau ici ; & à moins que de Vous circonſtancier tous les différens malheurs qui arrivent en ces contrées, je ſerois fort embarraſſé

de

de quoi Vous entretenir. Adieu, mon cher! Croyez-moi avec une bien ſincere eſtime,

MON CHER SUHM,

Vôtre très-fidellement
affectionné ami,

FRÉDÉRIC.



## LETTRE XXIII.

*Dresde, le 6 Août 1736.*

MONSEIGNEUR,

LA très-gracieuſe lettre dont *V.A.R.* m'a honoré, & par laquelle Elle me marquoit ſon départ pour la Pruſſe, m'ayant fait ſuſpendre l'envoi des cahiers de ma traduction, j'ai profité de cet intervalle pour parcourir ce pays, afin de renouveler quelques anciennes connoiſſances. Qu'il eſt triſte, *MONSEIGNEUR*, à un certain âge, d'être réduit à chercher un établiſſement ! Mais notre Philoſophe m'apprenant que tout ce qui arrive, a ſa raiſon ſuffiſante, & que je ne dois être ſurpris de rien, je me réſigne en pre-
nant

nant le meilleur parti qui me reste à prendre, c'est-à-dire, de me conduire de façon à n'avoir jamais rien à me reprocher. J'ai connu un grand joueur de trictrac, qui, après les coups les plus piquans, & les plus capables de désespérer, avoit coutume de dire avec le plus grand sang-froid du monde: » Que voulez-vous? Cela est dans les » dés «. Effectivement, a-t-on jamais raison de prendre si fort à cœur ce qui ne dépend pas de nous, ou de désirer si fortement ce qu'on ne sauroit trouver en soi-même.

Si je ne savois bien que j'écris au *Marc-Antonin* de nos jours, je ne penserois pas à l'entretenir si long-temps de moi, aimant bien mieux l'entretenir de lui-même. Mais quelque plaisir que j'y trouve, *MONSEI-*

*GNEUR*, il faut bien y renoncer; puiſque Votre modeſtie ſemble n'y trouver que des raiſons de Vous humilier davantage.

J'ai l'honneur de Vous envoyer aujourd'hui une continuation de *Wolff*, eſpérant que cette lettre arrivera vers le retour de *V. A. R.*, & déſirant ardemment que ce paquet La trouve en parfaite ſanté.

Je ſuis, &c.



LETTRE

# LETTRE XXIV.

*A Rupin, ce 15 Août 1736.*

MON CHER SUHM,

QUAND je reçois Vos lettres, elles sont toujours accompagnées de pieces de Votre traduction, de façon qu'il ne me reste qu'à Vous remercier sans cesse des peines que Vous Vous donnez pour moi; & c'est ce que je fais avec le plus grand plaisir du monde, me sentant charmé par la lecture des ouvrages de notre Philosophe.

Me voilà de retour depuis huit jours d'un rude & désagréable voyage, qui, graces à Dieu, s'est mieux terminé qu'on ne l'auroit espéré dans les commencemens.

Vous ferez fans doute furpris, peut-être étonné, mon cher *Diaphane*, de ce que je ne Vous plains pas, de voir un homme comme Vous, réduit à chercher un établiffement. Ce font les yeux de Votre Cour que je plains, qui font fafcinés au point de ne pouvoir diftinguer des fujets utiles & dignes d'être employés, de ceux qui ne jouiffent des privileges de la fortune que par l'aveugle caprice de la faveur. Comment eft-il bien poffible (foit dit fans Vous flatter) qu'une perfonne d'autant de mérite, d'efprit & de favoir que Vous, foit négligée, & même oubliée? Et quelle idée fe peut-on faire d'une Cour où des *Suhms* ne font pas recherchés? En Vous eftimant je fais mon plus grand éloge, car

car il faut aimer la vertu & le beau, pour l'estimer.

*Si je vaux, c'est par-là que je vaux quelque chose.*

Mais de quoi peut-il Vous servir de Vous voir appuyé de mon suffrage & de mes voeux impuissans? Ce sont des consolations qui ne menent à aucune réalité. Il est bien certain que nous ne sommes pas les artisans de notre fortune; si cela étoit, chaque homme seroit heureux. Mais en revanche c'est une consolation pour nous, que le sort, par une loi immuable, amene sans cesse des changemens. Le Ciel n'est pas toujours serein; des frimats continuels ne couvrent pas la surface de nos champs. Prenons donc, mon cher Diaphane, le temps comme il vient, & pensons qu'il faut

néceſſairement fournir notre carriere!
Il ne dépend pas de nous de reculer dans notre chemin, & le profit le plus eſſentiel que nous puiſſions retirer de la philoſophie, eſt de nous faire un calus pour toutes les choſes extérieures, & de chercher le vrai repos & la tranquillité en nous-mêmes. Mais qu'il eſt facile, mon cher Diaphane, de donner ce précepte, & qu'il eſt difficile de le ſuivre! Je ſens qu'un cœur rongé de chagrin, dans l'amertume de ſa douleur, eſt peu flexible aux remontrances de la morale. Loin de condamner Votre juſte déplaiſir, je l'approuve d'autant plus qu'il eſt fondé ſur la charité chrétienne, qui nous inſpire de la triſteſſe en voyant les imperfections de notre prochain. Or, avoir peu de connoiſſance de la vertu

vertu est une grande imperfection ; c'est pourquoi la trouvant dans Votre Maître *), elle doit naturellement produire cet effet dans Votre ame. Vous ne pouviez me donner une marque plus certaine de Votre sincérité & de Votre amitié, qu'en m'ouvrant Votre cœur, & en me faisant connoître toutes les circonstances dans lesquelles Vous Vous trouvez. Et sans être un Marc-Antonin, je ne désire rien tant, connoissant Vos chagrins, que d'y pouvoir porter remede. Mais malheureusement je crois avoir lieu de craindre que jamais je ne pourrai être la cause efficiente de Votre bonheur & de Votre fortune.

Je

*) *Auguste III*, Roi de Pologne, Electeur de Saxe, au service duquel *M. de Suhm* se trouvoit avec le titre de Conseiller privé.

Je me retire à préſent dans ma chere ſolitude, où je donnerai carriere à mes études. *Wolff*, comme Vous pouvez le croire, y tiendra ſon coin; le ſieur *Rollin* aura ſes heures, & le reſte ſera conſacré aux Dieux de la tranquillité & du repos. Un certain Poëte dont Vous aurez entendu parler, ou lu quelques ouvrages, *Greſſet* vient chez moi, & avec lui l'Abbé *Jordan*, *Keiſerling*, *Fouquet*, & le Major *Stille*... Quelle fatalité nous ſépare, mon cher Diaphane, & pourquoi ne pouvons-nous pas voir à *Reinsberg* nos jours couler enſemble dans le ſein de la vérité & de l'innocence?

Là ſous un Ciel ſerein, aſſis au pied des
hêtres,
Nous étudions *Wolff* en dépit de nos Prêtres.
Les grâces & les ris ont accès en ces lieux,
Sans pourtant excepter aucun des autres Dieux.

Tantôt

Tantôt, quand nous sentons bouillonner notre verve,
Nous chantons en l'honneur de Mars & de Minerve;
Tantôt, le verre en main, nous célébrons Bacchus,
Et la nuit nous payons nos tributs à Vénus.

Telle est la confession que je Vous fais de la vie que nous menons dans ce fortuné séjour où le Ciel puisse nous conserver long-temps. Quant à ce que Vous me dites de la philosophie de *Wolff*, Vous serez fort étonné d'apprendre que son sort est celui du temps; & à moins que d'avoir un thermometre de Cour *), il est impossible de savoir en quel crédit elle est présentement. Mais c'est de quoi je

*) Ceci a rapport aux persécutions de *Wolff*, qu'on avoit cherché à noircir aux yeux de la Cour de Berlin, par des calomnies qui ne furent que trop écoutées pendant quelque temps.

je ne m'embarrasse guere ; car quand on connoît le fond d'incertitude & de diversité qui se trouve dans le temps, l'on ne s'enquiert plus de la raison des choses qui n'en ont aucune autre qu'un caprice arbitraire mêlé d'une opiniâtreté contradictoire. Passez-moi ces termes, je Vous en conjure, au cas que Vous trouviez que j'en dise trop. Quant à la traduction des autres ouvrages de notre Philosophe, j'ai la satisfaction de Vous apprendre que sa Logique est actuellement sous presse, & que l'on va commencer à traduire sa Morale. Pour la Métaphysique, on en trouve la traduction si bonne, si correcte & si précise, que l'on jugeroit superflu d'essayer d'en faire une autre, puisque l'on s'exposeroit ou à devenir plagiaire de Votre

traduction, ou bien à en faire une autre beaucoup moins parfaite & moins exacte. Voilà le rapport que je Vous fais de l'état où se trouve chez nous la République des Lettres. Quant au mien en particulier, j'en suis peu content, étant séparé de Vous. Il me semble que je ne saurois me passer de mon cher Diaphane. Quel ravissement sera le mien, quand je Vous reverrai, & que de vive voix je pourrai Vous réitérer les protestations de la véritable estime avec laquelle je suis

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement
affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

LETTRE

## LETTRE XXV.

*Dreſde, le 18 Août 1736.*

MONSEIGNEUR,

JE viens de recevoir avec autant de joie que de reſpect la lettre dont il Vous a plu de m'honorer du camp de Velau, & qui, par un méſentendu, a fait pluſieurs détours avant que de me parvenir. Je ne ſuis du tout point ſurpris, *MONSEIGNEUR*, d'apprendre que les occupations militaires ne Vous ont pas fait perdre de vue notre Philoſophe, ſachant bien qu'un génie auſſi grand, auſſi heureux, & ſur-tout auſſi actif que celui de *V. A. R.* ſait trouver du temps pour tout. Oui, qu'il me ſoit permis, *MONSEI-GNEUR*,

*GNEUR*, de Vous le dire ſans flatterie, un eſprit prophétique ſemble me dévoiler dans l'avenir que *V. A.R.*, par cette grande qualité, l'une des plus précieuſes ſans doute, & des plus néceſſaires dont un Prince puiſſe être doué, fera un jour l'étonnement de l'Europe & l'admiration de la poſtérité. C'eſt la connoiſſance que j'ai des grandes qualités de Votre auguſte perſonne, c'eſt la force de la conviction qui m'arrache cette prophétie; & c'eſt l'une de Vos plus belles qualités, *MONSEIGNEUR*, la plus touchante, la plus rare dans un Prince, celle qui en Vous donne tant de relief à toutes les autres, c'eſt Votre grande modeſtie enfin, qui levant tous mes ſcrupules ſur le danger d'une louange, qui, donnée à tout autre objet, auroit tout

tout l'air d'une flatterie, ſemble même m'impoſer le devoir de Vous dire ſans détour, *MONSEIGNEUR*, ce que je viens de penſer à votre égard. La louange peut gâter un eſprit vain & trop ambitieux, mais elle ne fait que donner plus d'énergie à une ame modeſte, qui ſachant s'apprécier au juſte elle-même, s'éleve par le ſentiment de ſon véritable prix, même au-deſſus de la flatterie.

Le jugement que *V. A. R.* porte de notre Philoſophe, eſt tout-à-fait juſte, & tel que le méritent la profondeur & la ſolidité de ſes raiſonnemens; & quoique nous ne ſoyons pas encore parvenus à ce qu'il y a de plus profond & de plus intéreſſant pour l'homme dans ſa Métaphyſique, nous avons cependant déjà rencontré chemin

faiſant

faisant tant de belles connoissances, qu'elles seules suffisent déjà à payer largement les peines de notre entreprise.

Vous avez raison, *MONSEIGNEUR*, de dire que toute personne qui veut apprendre à raisonner juste, devroit étudier la Métaphysique de *Wolff*; mais assurément pour que tout le monde apprît à raisonner toujours juste, il ne suffiroit pas à chacun d'avoir étudié la Métaphysique de ce célebre Philosophe, ni même de savoir tous ses ouvrages par cœur; car sans compter que pour apprendre à raisonner de *Volff* il faut apporter en l'étudiant un fonds de raison & de jugement, qui est un don de la Nature & non un fruit de l'étude; il faut encore réfléchir, que pour que l'homme

fût toujours en état de faire uſage de cette facilité & de cette juſteſſe de raiſonnement, qu'il auroit pu acquérir, il faudroit qu'il fût encore tout-à-fait libre des paſſions qui peuvent lui en ôter la liberté. Car n'eſt-ce pas l'ouvrage ordinaire des paſſions d'étouffer la voix de la raiſon? Pour que la Métaphyſique apprît à l'homme à raiſonner toujours conſéquemment, il faudroit donc ſans doute qu'elle commençât par le dépouiller de ſes paſſions. Mais, *MONSEIGNEUR*, que penſez-Vous qu'il en réſultât, ſi l'homme achetoit par le ſacrifice de ſes paſſions, l'avantage de n'écouter jamais d'autre voix que celle de la raiſon? Si ce ſont les paſſions qui aviliſſent ſouvent l'homme, il n'en eſt pas moins vrai que ce ſont auſſi elles qui le rendent vraiment

grand,

grand, qui l'élevent aux vertus les plus ſublimes. Qu'on ôte à l'homme ſes paſſions, adieu les grandes vertus! adieu les belles actions! adieu les Héros! Non! non! *MONSEIGNEUR*, *V. A. R.* perdroit trop à un tel échange, ou plutôt le Monde y perdroit trop par Elle. Conſervez donc toutes les belles, toutes les ſublimes paſſions dont Votre grande ame eſt ſuſceptible; en les maintenant comme Vous le ſavèz ſi bien ſous le ſceptre de la raiſon, elles ne produiront jamais rien que de beau & de grand, jamais rien qui ne ſoit digne de louange & d'admiration.

Je n'ai aujourd'hui que peu de feuilles à envoyer à *V. A. R.* Mais Elle m'a fait la grace de me ſouhaiter un heureux ſuccès dans mes deſſeins,

& je m'y ſens ſi fort encouragé par cette faveur de *V. A. R.*, que je ne néglige rien pour y réuſſir, ce qui me prend une grande partie de mon temps. Ma plus haute eſpérance ſera toujours que les choſes tournent de maniere que je puiſſe un jour jouir du bonheur de paſſer mes jours auprès de *V. A. R.*, afin de pouvoir, en les Lui conſacrant, Lui donner des preuves auſſi ſinceres & auſſi convaincantes que je le déſire; du profond reſpect & de l'entier dévouement avec lequel je ſerai toute ma vie, &c.



LETTRE

## LETTRE XXVI.

*A Remusberg *), ce 26 Août 1736.*

MON CHER DIAPHANE,

JE ne comprends pas quel démon, ou quelle mauvaise étoile peut avoir arrêté si long-temps en chemin, ma lettre datée du camp de paix. Il faut que quelque destin, jaloux du plaisir que je prends à Vous écrire, ait porté obstacle à la facilité de notre correspondance.

Vous savez donner un tour si singulier & si obligeant pour moi à toutes les choses métaphysiques qui constituent la matiere ordinaire de Vos lettres,



*) Nom que portoit autrefois le Château de Reinsberg, à cause de l'île de Rémus.

lettres, qu'il ſemble que la Philoſophie, peu ſuſceptible d'elle-même d'agrémens, revêt un air de politeſſe entre Vos mains. Si le célebre *Fontenelle* a ſu épurer l'Aſtronomie *) de ce qu'elle a de pédant, Vous nous montrez comment Votre génie ſupérieur ſait donner un tour heureux à la Métaphyſique; elle devient un trafic de politeſſe entre Vos mains. La nature, il eſt vrai, devoit un génie comme *Fontenelle* à la France, mais la raiſon nous en devoit un comme Vous, qui nous la faites conſidérer d'un côté aimable qui détrompe le public des préjugés

*) Ceci fait ſans doute alluſion à l'ouvrage de *Fontenelle* ſur la pluralité des Mondes. Ce petit ouvrage écrit en forme de lettres à une Marquiſe, eſt célebre par le tour fin, délicat, enjoué & même galant, que l'Auteur a ſu donner à l'objet qu'il y traite.

préjugés dans lesquels il est contre elle ; car son emblême est celui d'un vieillard févere, & c'est ce qui la rend odieuse. Je m'arrête dans une aussi riche carriere, & au milieu des éloges que la vérité place dans ma bouche ; Votre modestie me défend de continuer, ainsi j'en reviens à Votre lettre.

Je ne vois pas que ce feroit un grand mal que nous feroit la Philosophie, en nous délivrant de cette cruelle ambition, ou de cette soif ardente des richesses, sources des guerres sanglantes qui déchirent le genre humain. Plus pauvres de quelques Héros, de combien de mortels n'aurions-nous pas été plus riches, qui ont été des victimes mercenaires de la rage & de l'ambition démesurées de leurs maîtres. Ne craignons rien

ſur cet article, mon cher Diaphane ! Dans des temps peu éclairés, les *Socrates*, les *Platons* & les *Ariſtotes* ont été les flambeaux qui éclairoient le monde, & le genre humain étoit pervers & livré à l'avidité de ſes paſſions. Le ſiecle où nous ſommes, plus éclairé que celui-là, peut compter des *Deſcartes*, des *Leibnitz*, des *Newton*, des *Wolff*, gens autant ſupérieurs aux autres, que l'âge mûr l'eſt ſur l'enfance ; & cependant nous n'avons pas à craindre que malgré l'évidence & la raiſon, ces gens nous apprennent à préférer les choſes ſpirituelles à celles qui frappent nos ſens. Selon toutes les apparences, l'on raiſonnera toujours mieux dans le monde, mais la pratique n'en vaudra pas mieux pour cela.

Je

Je reçois les cahiers que Vous m'avez envoyés, avec une véritable joie, & je Vous aſſure que je Vous en tiens compte. Comment, occupé comme Vous l'êtes, avez-Vous encore le temps de Vous appliquer à traduire, travail rude, ſec & fatigant. Je ſouhaite de tout mon cœur que le ſuccès de Vos peines réponde à la juſtice qu'on Vous doit. Non, il n'eſt pas permis que des gens comme Vous aillent quêter la fortune; il faudroit qu'en vil eſclave elle portât les chaînes du mérite, & fût obligée de le ſuivre.

Mes vœux, mon cher Diaphane, répondent parfaitement aux Vôtres: ſi Vous me témoignez ſouhaiter de Vous trouver auprès de moi, je peux Vous aſſurer que je ne déſire pas moins de Vous y voir. Puiſſe le Ciel,

moins contraire à mes vœux qu'il ne l'a toujours été *), exaucer le plus ardent de mes ſouhaits ! Puiſſe-t-il joindre nos deſtinées, de ſorte qu'il n'y ait que la mort qui nous ſépare, & m'empêche auſſi de Vous donner des preuves de la véritable eſtime & de la ſincere amitié avec laquelle je ſuis,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné,

FRÉDÉRIC.

*) Ce paſſage ſera aſſez intelligible pour tous les lecteurs qui ſavent tout ce que le Prince Royal de Pruſſe, *Charles-Frédéric*, eut à ſouffrir des rigueurs de ſon Pere, le Roi de Pruſſe *Guillaume I.*



LETTRE

---

## LETTRE XXVII.

*Dresde, le 27 Août 1736.*

MONSEIGNEUR,

LES inquiétudes mortelles que j'ai senties pendant que je savois *V. A. R.* engagée dans un rude & long voyage, ne pouvoient être mieux calmées que par la précieuse lettre dont Elle m'a honoré depuis son retour. Car l'assurance que *V. A. R.* jouit d'une santé parfaite, c'est-à-dire, telle que mes voeux les plus ardens prient sans cesse le Ciel de la Lui accorder, me rassure, me tranquillise entiérement sur tous les autres événemens qui me regardent dans ce monde. Et quand, par un retour sur moi-même, il eût pu me rester

reſter quelque triſteſſe, la généreuſe bonté avec laquelle *V. A. R.* daigne s'intéreſſer à mon ſort, m'a cauſé une joie ſi pure, ſi vive & ſi parfaite, que je défie maintenant le monde entier de porter atteinte à ma tranquillité. Les ſolides réflexions qu'il a plu à *V. A. R.* d'y ajouter, ont achevé de me rendre Stoïcien. Les raiſons philoſophiques ſe ſoutiennent ſans doute les unes les autres, & n'ont beſoin d'aucun appui étranger; cependant il m'a ſemblé ſentir qu'elles ont plus de force dans la bouche d'un grand Prince, ou qu'au moins elles frappent davantage, peut-être parce qu'on n'eſt pas accoutumé à les voir partir de ſi haut. Il eſt vrai que je ne ſuis pas en ceci dans le cas des autres hommes, & que j'ai le bonheur de voir cette merveille

veille de si près, que je ne devrois que l'admirer sans en être frappé. Mais, *MONSEIGNEUR*, Vous faites voir à l'Univers en Vous un Prince si accompli, & d'une trempe si nouvelle, que Vous devez Vous attendre à ne voir cesser la surprise que Vous excitez, qu'avec la vie de tous ceux dont Vous allez faire les charmes & l'admiration.

La description poétique, toute vive & toute charmante que *V. A. R.* a bien voulu me faire de Sa retraite, a causé en moi deux effets contraires. Je sens un grand plaisir à penser qu'Elle y jouit de la solitude & de la tranquillité que Sa grande ame recherche par goût, & préfere par raison, y trouvant plus facilement la nourriture qui convient aux ames de Sa trempe; mais je sens aussi un cuisant chagrin

de

de n'y pouvoir paſſer mes jours, & partager moi-même le bonheur de ceux qui y jouiſſent de la préſence & du précieux commerce de *V. A. R.* Non, cette épreuve eſt la ſeule que j'excepte pour mon Stoïciſme; & ſi l'eſpérance ne me ſoutenoit, j'y ſuccomberois ſans doute.

La Philoſophie de *Volff* eſt en ſureté depuis qu'elle eſt entrée en faveur chez *V. A. R.*; & c'eſt auſſi, j'eſpere, en reconnoiſſance de la protection que Vous devez lui accorder, *MONSEIGNEUR*, & à Votre exemple, qu'elle me fera grace ſur le tort que lui pourroit faire ma traduction, quelque éloge qu'il plaiſe à *V. A. R.* d'en faire. Et ce qui me raſſure à cet égard, c'eſt l'eſpérance que les autres traductions, auxquelles l'on travaille maintenant,

tenant,

tenant, comme je l'apprends avec grand plaisir, La dédommageront de tout ce que Lui aura fait souffrir la mienne.

Agréez, *MONSEIGNEUR*, les assurances de mon profond respect, & de mon parfait dévouement, &c.



LETTRE

## LETTRE XXVIII.

*A Remusberg, ce 3 Septembre 1736.*

MON CHER DIAPHANE,

Vous me marquez de la maniere la plus obligeante du monde, la part que Vous prenez à ma ſanté; auſſi puis-je Vous aſſurer que Vous, plus que perſonne, avez raiſon de Vous y intéreſſer. Sans emprunter un langage qui ne m'eſt pas naturel (j'entends celui de la fauſſeté), je peux Vous aſſurer que je Vous eſtime infiniment; & pour Vous le faire mieux ſentir, je me contente de Vous dire, que mon amitié égale Votre mérite.

Il eſt bien naturel & bien juſte que je m'intéreſſe vivement à ce qui Vous regarde;

regarde ; c'eſt un devoir d'ami, c'eſt un devoir de juſtice & d'équité qui veut que le bonheur ſoit proportionné à la grandeur de la vertu, & c'eſt, entraîné par la ſympathie, que je Vous veux du bien. Vous ſavez, ſans que j'aie beſoin de Vous le répéter, que la connoiſſance des perfections eſt le premier mobile de notre plaiſir dans l'amour, & dans l'amitié qui eſt fondée ſur l'eſtime. Et c'eſt cette repréſentation que ſe fait mon ame de Vos perfections, qui eſt le fondement de la parfaite eſtime que j'ai pour Vous. C'eſt elle qui fait que je m'intéreſſe à Votre deſtinée, que je fais des voeux pour Votre perſonne, & que je déſirerois pouvoir fixer Votre bonheur. Ne me parlez plus de moi, mon cher *Diaphane* ; il n'y a rien qui ſéduiſe

plutôt le cœur de l'homme, que les éloges & la louange: & je Vous crois trop de mes amis pour Vous juger capable de vouloir me plonger dans le plus ridicule de tous les vices qui puiſſent dégrader un mortel, dans cette vanité folle qui lui fait prendre une idée merveilleuſe de ſa propre perſonne.

Si mes vers Vous ont donné envie de venir ici, ils ont eu tout l'effet que je m'en étois promis. Je ſerois ravi de Vous voir ici, & que quelque affaire dans le *Holſtein* dirigeât Vos pas de ces côtés-ci; & plus ravi encore ſi Votre bourſe étoit en état de fournir à de pareils voyages.

Je me réſerve, touchant *Wolff*, de Vous marquer un jour mon ample reconnoiſſance; & j'eſpere que Vous

ſerez

ſerez perſuadé que je connois toutes les peines que Vous Vous donnez, & que je ſens toute l'étendue de l'obligation que j'ai à celui qui m'apprend à raiſonner, & qui rectifie & éclaire mes idées. Il faut eſpérer que l'avenir, plus fécond en occaſions que le paſſé, m'en fournira d'aſſez favorables pour Vous prouver d'une maniere indubitable, que je ſuis avec une parfaite eſtime,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.



# LETTRE XXIX.

*Dreſde, le 3 Septembre 1736.*

MONSEIGNEUR,

IL eſt bien au-deſſus de mes forces de Vous exprimer tout ce que m'a fait éprouver la gracieuſe lettre dont il a plu à *V. A. R.* de m'honorer le 26 du mois paſſé ; bien au-deſſus de ma plume, de Vous peindre avec des couleurs auſſi vives que fidelles, l'attendriſſement mêlé de confuſion, & les ſentimens de reſpect & de reconnoiſſance dont cette précieuſe lettre eſt venu me pénétrer. Mais n'allez pas croire, *MONSEIGNEUR*, que ce qui m'a ſi fortement touché, ſoit peut-être l'éloge qu'il Vous a plu de

de faire de ma pauvre perſonne. Non! *MONSEIGNEUR*, c'eſt quelque choſe de bien plus flatteur, de bien plus touchant pour moi, c'eſt le témoignage que j'y trouve de Votre précieuſe amitié; c'eſt l'intérêt ſi attendriſſant que Vous daignez prendre à mon ſort, & qui en adoucit toute la rigueur. Oui, ſi rien au monde eſt capable de me rendre vain, ce n'eſt sûrement pas le chétif mérite dont je puis être doué, mais c'eſt uniquement celui que je tire de l'eſtime & de la faveur dont *V. A. R.* daigne m'honorer gratuitement. Il me ſuffit donc, *MONSEIGNEUR*, pour ma propre & entiere ſatisfaction, d'oſer eſpérer que *V. A. R.* ne me trouve pas indigne de ſes bonnes grâces, & que tel que je ſuis Elle ne dédaigne pas mes hommages, ou, ſi

j'oſe le dire, mes adorations. Car ſi jamais mortel mérita d'être adoré, ce fut aſſurément un Prince qui, comme Vous, réunit en lui les plus rares, les plus grandes qualités, & les plus ſublimes vertus; un Prince qui, comme Vous, prenant pour modele tout ce qu'il y eut jamais de grands Hommes, & tirant de leurs caracteres tout ce qui peut entrer dans celui d'un ſeul, travailla ſincérement à en former le Sien. Ne Vous offenſez point, *MONSEIGNEUR*, de cette effuſion de mes ſentimens, qui part de la plus vive, de la plus intime conviction! mais ſouffrez plutôt que la vérité Vous parle par ma bouche; elle ne connoît point de flatterie, & la poſtérité reconnoîtra un jour que c'eſt à elle ſeule à qui je rends ici hommage! Je

Je conviens avec Vous, *MONSEIGNEUR*, que la louange peut séduire & corrompre même le cœur d'un Prince ; mais ce ne sera surement jamais celui d'un Prince qui, comme Vous, ne trouve dans la louange, même la plus séduisante, qu'un aliment à sa modestie ; ce ne sera jamais celui d'un Prince, qui sachant aussi bien que Vous apprécier le vrai mérite, ne peut manquer de discerner la vraie louange de la fausse ; d'un Prince enfin qui abhorrant la duplicité des adulateurs, est toujours prêt à démasquer & à confondre leur vile flatterie, toujours prêt à les apostropher avec la malheureuse Phedre,

*Détestables flatteurs, présent le plus funeste*
*Que puisse faire aux Rois la colere céleste !*

Oui, *MONSEIGNEUR*, un Prince tel que Vous peut recevoir ſans ſcrupule, & avec une parfaite ſécurité, les plus flatteurs éloges, les louanges les plus ſéduiſantes, & même y prendre plaiſir; il peut agréer le juſte hommage qu'on rend à ſes vertus, ſans crainte d'en être ébloui; il peut même innocemment, & ſans aucune foibleſſe, prêter une oreille calme & indulgente à une louange intéreſſée ou artificieuſe; & c'eſt même là le plus grand, le plus beau triomphe de ſa vertu, que de la ſauver au travers de tous ces écueils; c'eſt là le gage le plus sûr qu'il puiſſe donner de la grandeur de ſon ame, & de la ſolidité de ſes vertus, que de s'élever au-deſſus des atteintes de la plus ſéduiſante flatterie. Mais où m'entraîne l'enthouſiaſme de

la

la vérité ? Je dois craindre de déplaire à *V. A. R.*, & cette crainte l'emporte même ſur le plaiſir d'épancher le plus délicieux ſentiment de mon ame. Je me fais donc violence, & quoi qu'il m'en coûte à me taire, je n'acheterai jamais trop cher le bonheur de n'encourir jamais Sa diſgrace, & de ne Lui jamais donner lieu de douter le moins du monde de la parfaite ſoumiſſion & du profond reſpect avec lequel je ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir, &c.



LETTRE

## LETTRE XXX.

*A Potſdam, ce 12 Septembre 1736.*

MON CHER DIAPHANE,

LES détours & les allures que Vos lettres prennent avant que de m'être rendues, retardent toujours mes réponſes. Je viens de recevoir celle du 3 avec l'incluſe. Je crois ſuperflu de Vous répéter les aſſurances de la reconnoiſſance que je Vous ai pour les peines que Vous Vous donnez. Par un heureux haſard j'ai été inſtruit que Vous ſouhaitez d'avoir une montre de Paris; & par un autre haſard encore, cette montre m'eſt tombée entre les mains. Je Vous la remets ci-joint, mon cher *Diaphane*, & j'eſpere que Vous l'accepterez

l'accepterez comme une foible marque de mon amitié. Ce ne ſera pas le miniſtere de cette montre qui Vous apprendra ce que c'eſt que le temps, c'eſt *Wolff* qui nous l'a enſeigné à tous les deux. Je Vous prie de croire, mon cher *Diaphane*, que je ne ſouhaiterois rien plus ardemment que de pouvoir Vous donner des marques continuelles de mon amitié, en ſorte que Vous ne puſſiez déſormais compter d'autre époque dans Votre vie, que celle de mes bienfaits.

Je ne ſaurois finir cette lettre ſans Vous prier encore une fois bien ſérieuſement de ne me donner ni du grand, ni du ſublime dans Vos lettres. En les liſant je m'imagine qu'elles s'adreſſent à d'autres qu'à moi; & je ne me reconnois du tout point aux traits ſous

leſquels

ſophie nous offre contre l'excès de la douleur, ſont trop foibles contre les tranſports de la joie; & moi qui ſuis déjà, j'oſe bien le dire, aſſez endurci contre les coups du ſort, je me ſens prêt à ſuccomber aux atteintes de la félicité. Oui, *MONSEIGNEUR*, croyez-en la ſincérité de mon cœur! je n'exagere point; c'eſt pour moi la félicité ſuprême ſur la terre, que de penſer aux généreuſes faveurs, aux témoignages ſi précieux de l'amitié ineſtimable dont me comble le plus grand, le plus digne Prince. Et dans les tranſports de la joie dont mon cœur eſt comme enivré, quelle expreſſion me reſteroit-il, qui pût répondre à l'ardeur du ſentiment dont je ſens brûler mon ame? C'eſt une paſſion! C'eſt un amour! Mon pauvre corps eſt

## LETTRE XXXI.

*Dresde, le 28 Septembre 1736.*

MONSEIGNEUR,

L'excès de la joie que m'a causé la gracieuse marque qu'il a plu à *V. A. R.* de me donner de son souvenir & de son amitié, autant par Son obligeante lettre du 12, que par le charmant présent qui l'accompagnoit, ne me laisse aucune expression capable de lui en témoigner dignement toute ma reconnoissance. De quels termes assez énergiques pourrois-je en effet me servir, pour exprimer une millieme partie seulement du sentiment que j'éprouve. Ah! je le sens, *MONSEIGNEUR*, les armes que la philosophie

& les expreſſions ſi obligeantes qui l'accompagnoient. Oh! Vous avez là un ſecret, *MONSEIGNEUR*, qui augmentera toujours à l'infini le prix de Vos bienfaits! Soyez perſuadé, je Vous en conjure, que cette montre ne marque pas une ſeconde qui ne ſoit comptée par quelque vœu de ma reconnoiſſance; pas une ſeconde qui ne ſurprenne en moi le déſir ardent de me voir aux pieds de *V. A. R.* pour lui témoigner mes adorations. Mon impatience à cet égard eſt à ſon comble, & je compte mes malheurs par les momens du triſte éloignement où je me vois condamné à vivre d'Elle; & ſi les témoignages qu'il plaît à *V. A. R.* de me renouveler ſi ſouvent, de la continuation de Ses bonnes grâces, ne me ſoutenoient, j'y

j'y aurois déjà ſans doute ſuccombé depuis long-temps. Mais je me flatte de ſortir bientôt d'une ſi cruelle incertitude, & me conſole, en attendant, par les aſſurances de Sa bienveillance. Conſervez-la-moi, *MONSEIGNEUR*, & mettez-y pour prix ma vie! je la tiendrai toujours prête, & m'eſtimerai le plus heureux des hommes de pouvoir Vous la conſacrer juſqu'à mon dernier ſoupir, & même de Vous la ſacrifier s'il le faut, afin de Vous prouver avec quels ſentimens je ſuis, &c.



## LETTRE XXXII.

*Remusberg, ce 23 Octobre 1736.*

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

Je viens de recevoir à la fois les deux lettres que Vous m'avez fait le plaiſir de m'écrire; je Vous remercie des pieces traduites de *Wolff* que Vous y avez jointes. Je ne ſaurois aſſez m'étonner de la reconnoiſſance que Vous me témoignez au ſujet de la montre que je Vous ai envoyée. Cette petite bagatelle m'auroit été ſuffiſamment payée par la valeur d'une ligne de Votre main. Il faut, en vérité, mon cher *Diaphane*, que Vous ayez grande proviſion de vertus, puiſque Vous en faites une ſi conſidérable

dépenſe

dépense à l'occasion d'un rien. Si Votre reconnoissance se manifeste si efficacement à l'occasion d'une montre, d'un rien, qui tout au plus ne peut être compté que pour une très-foible marque de mon amitié, à quoi ne doit-on pas s'attendre d'un cœur comme le Vôtre, qui sait si bien sentir & reconnoître les bienfaits? Il y a plaisir à Vous obliger, mais cette raison n'est pas le seul motif, ou la seule raison suffisante qui m'y porte.

Je crois que Vous ne serez pas fâché que je Vous dise deux mots de nos passe-temps champêtres; car avec les personnes qui nous sont cheres l'on aime à entrer jusque dans les plus petits détails. Nous avons partagé nos occupations en deux classes, dont la premiere est celle des utiles, & la

ſeconde celle des agréables. Je compte au rang des utiles l'étude de la Philoſophie, de l'Hiſtoire & des Langues ; les agréables ſont la Muſique, les Tragédies & les Comédies que nous repréſentons, les Maſcarades & les Cadeaux que nous donnons. Les occupations ſérieuſes ont cependant toujours la prérogative de paſſer devant les autres, & j'oſe Vous dire que nous ne faiſons qu'un uſage raiſonnable des plaiſirs, ne les prenant que pour délaſſer l'eſprit & pour tempérer la moroſité & la trop grande gravité philoſophique, qui ne ſe laiſſe pas facilement dérider le front par les grâces.

Notre malheureuſe condition d'hommes nous fait paſſer par un chemin fort étroit, aux deux côtés duquel il y a deux précipices que l'on

nomme

nomme les *abus.* Il y a excès de ſageſſe & excès de folie; le ridicule en eſt à peu près égal; & pour éviter les petites-maiſons, l'on doit être ſoigneux à éviter également ces deux extrêmes, mêlant le badin au ſérieux, & les plaiſirs à l'auſtérité.

Pour Vous, qui êtes à une Cour *) brillante où regne le bon goût, Vous n'avez pas beſoin des antidotes que nous prenons ici; & la ſeule choſe que je crois devoir Vous recommander, c'eſt de prendre patience, & de lire le chapitre de Séneque ſur le mépris des richeſſes. Je ſouhaiterois pouvoir Vous donner des conſolations plus réelles que celles que l'on trouve dans



*) La Cour de Dreſde, qui, ſous *Auguſte III*, étoit, comme on le ſait, une des plus brillantes & des plus magnifiques de l'Europe.

les livres, & que les effets pussent seconder ma bonne volonté comme je le désirerois, étant bien sincérement & avec toute l'estime imaginable,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.



## LETTRE XXXIII.

*Dresde, le 24 Octobre 1736.*

MONSEIGNEUR,

QUELQUES embarras domestiques m'ayant mis, bien malgré moi, dans la fâcheuse nécessité d'interrompre ma traduction, j'ai eu, pour comble de déplaisir, le chagrin d'apprendre à mon retour en Ville, par une lettre de Berlin, que deux de mes paquets ont été retardés, sans que que j'en puisse encore deviner la cause; j'ai aussi-tôt pris toutes les mesures nécessaires pour en être informé au plutôt, afin de pouvoir remédier par la suite à cet inconvénient. Je me flatte, *MONSEIGNEUR*, que Vous ne prendrez

point en mauvaiſe part ces petites irrégularités qu'il n'a pas dépendu de moi de prévenir, & que Vous voudrez bien être perſuadé au contraire que rien au monde ne me tient tant à cœur que d'exécuter avec tout le zele & toute la promptitude poſſibles, les ordres dont il plaît à *V. A. R.* de m'honorer.

Mon Libraire en cette Ville m'a envoyé la traduction de la *Logique de Wolff*, par *M. Deſchamps* *). Je l'ai

*) *Jean Deſchamps*, frere cadet de celui qui eſt mort Paſteur à Berlin en 1785, avoit été attaché au ſervice de l'Egliſe de Reinsberg, comme Candidat, & prêchant devant la Cour, il s'attribuoit le caractere de *Chapelain*. Le Prince Royal n'a jamais été à ſes ſermons. M. Deſchamps ayant été diſciple de *Wolff* à Marbourg, traduiſit d'abord en françois ſa Logique allemande, & cette traduction fut bien

l'ai aussi-tôt parcourue des yeux avec avidité, & elle m'a paru bonne. Je suis ensuite tombé comme par hasard sur l'Epître dédicatoire que je n'avois point d'abord remarquée. Je ne Vous le cacherai point, *MONSEIGNEUR*, mon cœur a tressailli en y voyant à la tête le nom de *V. A. R.*, & un sentiment inconnu a fait bouillonner mon sang

bien reçue du Public. Ensuite il publia un Cours entier de Philosophie Wolffienne, par lettres, adressées à un jeune Théologien de ses amis, nommé Cabrit, qui est mort en 1741, Pasteur de l'Eglise de Francfort-sur-l'Oder. Ces lettres finissoient ordinairement par quelques nouvelles littéraires. M. de Voltaire étant venu à Berlin en 1740, D. s'avisa de mettre à la fin d'une de ses lettres son portrait, & de représenter sa figure, comme l'une des plus laides & des plus ridicules. Le Roi irrité de cette sortie imprudente, fit jouer au Château une Comédie, dont

ſang dans mes veines. Je crois, car pourquoi ne l'avouerois-je pas ingénument, je crois que c'étoit un mouvement d'envie. Mais cette premiere impreſſion paſſée, la raiſon a auſſi-tôt repris ſon empire, & m'a aidé à étouffer un ſentiment ſi indigne d'une perſonne que Vous honorez de tant de bontés. Pour prix d'un aveu ſi plein de franchiſe, j'oſe eſpérer que

*V. A. R.*

dont on a cru qu'il étoit lui même l'Auteur. Dans une des ſcenes, un Libraire dans ſon magaſin indiquoit les livres dont il avoit eu bon débit ; enſuite faiſoit voir de grandes piles de volumes entaſſés, diſant : *C'eſt la Philoſophie de Deſchamps ; je la vends à l'aune.* Quand D. apprit cela, il en fut navré, ſe tint renfermé quelques jours, puis partit ſans rien dire, alla ſe faire donner l'impoſition des mains à Caſſel, & paſſa de là à Londres, où il fut Paſteur de l'Egliſe de la Savoie, & mourut en 1760.

*V. A. R.* enſévelira à jamais dans l'oubli le ſouvenir de cette foibleſſe, & daignera m'épargner par-là la confuſion dont le moindre mot de ſa part ſur ce ſujet ne manqueroit pas de me couvrir.

J'ai donc lu cette Epître avec le vif intérêt que m'inſpire tout ce qui regarde *V. A. R.*; & me mettant à Sa place, c'eſt-à-dire, m'élevant bien loin au-deſſus de moi-même par le ſentiment de Ses ſublimes qualités, j'ai cru éprouver pour Elle quelque embarras à cette lecture; non que *V. A. R.* ne ſoit par toutes Ses belles vertus bien au-deſſus de toutes les louanges, toutes vraies quoique trop fadement exprimées, de cette Epître, mais parce que Sa grande modeſtie refuſe abſolument de ſe reconnoître dans Son

propre

cœur eſt ſi plein, & en dire à mon aiſe tout ce que j'en penſe. Je n'ai garde cependant de m'imaginer que ma traduction me donne jamais ce privilege, quelques corrections qu'on y fît, à moins que de tout refondre. —

Je ſais très-bon gré à *M. Deſchamps* de s'être étendu dans ſa Préface ſur les difficultés qu'il y a en général à traduire de l'allemand en françois; & en particulier de celles d'une traduction de la Métaphyſique de *Wolff*. Si donc *V. A. R.* a déjà jeté les yeux ſur cette Préface, Elle aura eu occaſion de ſe perſuader qu'en me chargeant de cette traduction, j'avois ſans héſiter entrepris l'impoſſible, pour Lui obéir.

Mais je mourrai, *MONSEIGNEUR*, dans

s'épancher ſans ceſſe en louanges ſur Ses belles qualités ; d'un cœur trop ingénu pour pouvoir cacher ce qu'il ſent, & trop ſincere pour afficher ce qu'il ne ſent pas. Oui, je m'interdirois même, ſi Vous l'ordonniez, tout langage, pour Vous complaire.

Il étoit fort heureux pour M. *Deſchamps*, qu'il écrivît pour le public ; car n'étant point ainſi obligé de ſavoir ce qui pouvoit plaire ou déplaire à *V. A. R.*, il a eu un beau champ à s'étendre ſur l'éloge d'un Prince dont il avoit à louer le caractere. En vérité il m'a fait naître une envie démeſurée de devenir Auteur, afin de pouvoir une bonne fois, à l'abri des droits que me donneroit ce titre, m'épancher tout librement ſur un ſujet dont mon

cœur

## LETTRE XXXIV.

*A Remusberg, ce 7 Novembre 1736.*

MON CHER DIAPHANE,

VOUS n'avez pas lieu de Vous excuſer d'une inexactitude à me faire tenir Vos lettres, à laquelle certainement Vous n'aviez aucune part. C'étoit ma faute d'avoir pris de fauſſes meſures pour me les faire parvenir; & je Vous ai bien des obligations d'avoir réglé la marche de notre correſpondance mieux qu'elle ne l'étoit.

Je Vous avoue, mon cher *Diaphane*, que l'Epître dédicatoire de *M. Deſchamps* m'a paru bien plate. Eſt-il permis de donner de la ſorte à quelqu'un de l'encenſoir au milieu de la phyſio-

physionomie ! Louer une personne que l'on dit ne point connoître, n'est-ce pas faire l'éloge d'un Héros de Roman, d'un Etre imaginaire, qui n'a de réalité que dans le cerveau de l'Auteur ? Passe encore si cette Epître étoit placée à la tête d'une Tragédie ou d'un Poëme épique ; on pourroit en quelque sorte excuser l'Auteur, en disant, qu'animé du feu de la poésie, il s'étoit laissé aller à l'illusion d'une imagination échauffée, & n'avoit pas assez écouté la raison. Mais qu'à la tête d'une Logique, le foible Traducteur fasse, par son Epître dédicatoire, l'aveu qu'il ne sait pas raisonner lui-même, c'est selon moi une faute essentielle. Lorsque le Traducteur me l'envoya, je le fis remercier du bel ouvrage qu'il avoit bien voulu me dédier ;

 mais

mais je lui fis dire en même temps ; que ſenſible à la bonne volonté qu'il m'avoit témoignée dans ſa dédicace, je croirois le payer d'ingratitude ſi je ne lui diſois naturellement que je ſouhaiterois pour l'amour de lui qu'il eût changé l'Epître dédicatoire.

Je ne crois pas que l'on ait jamais dans une lettre autant parlé d'une dédicace que je viens de le faire ici. Le reſte de l'ouvrage, autant que j'en peux juger, me paroît heureuſement exécuté. Il n'avoit pas beſoin de marquer dans ſa préface les difficultés qu'auroit à ſurmonter quiconque eſſayeroit de traduire la Métaphyſique de *Wolff*, pour que cela fît augmenter la reconnoiſſance que je Vous dois pour cet ouvrage ; le plus grand prix que j'y trouve, c'eſt le motif d'amitié

pour

pour moi qui Vous l'a fait entreprendre ; ſans compter que la traduction eſt très-fidelle & très-exacte.

Nous paſſons ici notre vie le plus doucement & le plus agréablement qu'il ſoit poſſible. Notre compagnie eſt fort jolie, & nos heures aſſez bien partagées. Je voudrois, *mon cher Diaphane*, que Vous fuſſiez des nôtres ; Vous couronneriez l'oeuvre, & ajouteriez à nos plaiſirs champêtres les charmes de l'amitié ; j'aurois la ſatisfaction de Vous voir, de m'entretenir avec Vous & de Vous aſſurer de vive voix de la parfaite & ſincere eſtime avec laquelle je ſuis à jamais,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

# LETTRE XXXV.

*Dresde, le 29 Octobre 1736.*

MONSEIGNEUR,

QUELQUE démon fatal à mon repos, empêchant mes paquets de Vous parvenir, semble avoir pris à tâche de me tourmenter, par la crainte que *V. A. R.* ne me soupçonne de quelque refroidissement dans mon zele à La servir; soupçon qui m'affligeroit assurément plus que quoi qui pût m'arriver au monde, sentant bien que je ne l'ai nullement mérité, & que je ne le mériterai jamais. Dans l'instant même l'on me mande de Berlin que mon avant-dernier paquet est encore demeuré en arriere; mais j'ai découvert la cause

de

de ces retards, & y ai auſſi-tôt porté remede par les meſures dont *V. A. R.* aura été inſtruite à la réception du dernier, qui aura, j'eſpere, accompagné les trois précédens.

Ma vie eſt très-languiſſante depuis que je me ſens de toute façon éloigné de *V. A. R.* Elle m'a accoutumé à recevoir de temps en temps quelques mots de ſouvenir de Sa part, & quels mots! tous dignes d'être gravés dans le cœur d'un honnête homme, auſſi profondément qu'ils le ſont dans le mien. Une ſi douce habitude ne ſe perd pas ſans violence; auſſi gémis-je de me voir depuis ſi long-temps privé de la ſeule conſolation qui me reſte dans ma triſte ſituation.

J'ai beau me voir vers la fin de la Métaphysique, je n'y trouve rien qui puisse me calmer sur ce sujet. Vous seul, *MONSEIGNEUR*, avez plus de pouvoir sur ma tranquillité que toute la Philosophie; & une seule lettre de Votre part, telle que Votre généreuse amitié sait Vous les inspirer, suffit pour compenser dans la balance de mes destinées les plus rudes coups du sort. Une consolation me reste pourtant encore, l'espérance de me voir dans peu aux pieds de *V. A. R.*, & de m'y payer des souffrances d'une si longue absence. Si j'avois pu prévoir les choses, j'y serois déjà; & je n'aurois pas perdu à un voyage & à des sollicitations inutiles, un temps que je pouvois employer si précieusement.

En

En vérité la vie des hommes eſt trop courte pour qu'ils puiſſent acquérir d'aſſez bonne heure, pour en pouvoir faire beaucoup d'uſage, la prudence qu'il leur faudroit pour ne pas faire des démarches frivoles, & ne pas perdre leur temps. Qu'un homme feroit heureux, & qu'il ſe conduiroit facilement dans le monde, s'il s'aviſoit d'étudier les hommes, & s'accoutumoit à réfléchir ſur lui-même dès que la raiſon vient de ſes puiſſans rayons éclairer ſon ame! & ſi une telle habitude ne pouvoit manquer d'être d'un très-grand uſage à tout ſimple particulier, quelle utilité n'en devroit pas retirer un grand Prince dans le gouvernement de ſes Etats! *V. A. R.* pourra nous en dire un jour des nouvelles, puiſque du train

dont Elle y va, Elle aura plus fait de chemin dans cette étude, & aura acquis plus de lumieres à trente ans, que les autres hommes ne l'ont communément fait à quatre-vingts, où il eſt trop tard d'en faire uſage.

Daignez, *MONSEIGNEUR*, excuſer cette petite digreſſion, qui eſt venue ſi naturellement au bout de ma plume, que Vous pouvez la regarder comme un effet néceſſaire de l'union & de l'harmonie d'une ame toute pleine & ſans ceſſe occupée de Vous, avec un corps toujours prêt à obéir aux impreſſions qu'il reçoit d'elle, & toujours diſpoſé à en exprimer les ſentimens. Je regarderois même en ce moment comme le comble de la faveur, ſi *V. A. R.* vouloit bien y trouver une

une raiſon ſuffiſante de ſe perſuader intimement que c'eſt de cœur & d'ame, que c'eſt enfin abſolument avec tout moi-même que je ſuis & veux être toute ma vie, &c.



LETTRE

## LETTRE XXXVI.

*A Remusberg; ce 16 Novembre 1736.*

MON CHER DIAPHANE,

DEPUIS les meſures que Vous avez priſes derniérement à l'égard de notre correſpondance, tout va le mieux du monde; je reçois Vos lettres aſſez réguliérement, mais un peu vieilles; & je me pique de répondre le plutôt qu'il m'eſt poſſible. Celle que l'on m'a rendue aujourd'hui eſt du 29 Octobre. J'attribue la raiſon de l'avoir reçue ſi tard, aux détours qu'elle a été obligée de faire avant que de parvenir juſques à moi. A moins que je n'aie quelque lettre indiſpenſable à écrire en Cour, ou à des perſonnes délicates, à des Miniſtres

Miniſtres qui prennent d'abord ombrage, & condamnent les moindres retardemens, Votre correſpondance eſt toujours la premiere.

Je m'intéreſſe trop vivement à tout ce qui Vous regarde, pour n'être pas touché ſenſiblement du peu de ſuccès qu'a eu Votre ſéjour à Dreſde. Il m'auroit été bien doux de Vous voir chez moi : ce voyage ne Vous auroit pas non plus, à la vérité, mené à quelque choſe de réel ; mais Vous n'auriez pas au moins couru riſque de Vous tromper en croyant venir chez un ami. Vous m'auriez trouvé ravi de Vous voir, & prêt à Vous procurer tous les agrémens que j'aurois pu. Ma maiſon n'eſt pas à la vérité un endroit où l'on puiſſe ſe divertir avec bruit ; mais le repos, la tranquillité,

&

& l'étude de la vérité, ne ſont-ils pas de beaucoup préférables aux bruyans & frivoles plaiſirs de ce monde? Je n'ai jamais paſſé de jours auſſi heureux que ceux que j'ai été ici. Il ne manque à mon contentement que le plaiſir de Vous y voir. Si cela ne ſe peut, Vous ne trouverez pas mauvais que je Vous appointe à *Berlin*, où je ſerai ſurement au commencement de Décembre. Et puiſque notre ſort ne nous permet pas de nous voir plus d'une fois tous les ans, ne me privez pas cette année de cette ſatisfaction, puiſque ſi je commence la nouvelle avec Vous, ce me ſera le plus heureux augure que je puiſſe déſirer.

Il me ſemble que je Vous revois au coin de mon feu, que je Vous entends m'entretenir agréablement ſur des

des ſujets que nous ne comprenons pas trop tous deux, & qui cependant prennent un air de vraiſemblance dans votre bouche. *Wolff* dit ſans contredit de belles & bonnes choſes, mais on peut pourtant les combattre, & dès que nous remontons aux premiers principes, il ne nous reſte qu'à avouer notre ignorance. Nous vivons trop peu pour devenir fort habiles; de plus, nous n'avons pas aſſez de capacité pour approfondir les matieres; & d'ailleurs il y a des objets qu'il ſemble que le Créateur ait reculés, afin que nous ne puiſſions les connoître que foiblement. Je commencerai bientôt à attiſer le feu qui Vous échauffera. Je Vous prie, mon cher *Diaphane*, que mes ſoins ne ſoient pas perdus! Je Vous promets beaucoup d'amitié

d'amitié de ma part, c'eſt la ſeule monnoie avec laquelle je ſuis en état de Vous payer ; elle eſt de peu de prix pour ceux qui n'ont point de ſentimens. Je Vous rends aſſez juſtice, mon cher, pour ne pas même Vous ſoupçonner d'une pareille inſenſibilité. Je me flatte que mon amitié Vous eſt chere. C'eſt encore de la fumée, il eſt vrai, mais qui peut ſe conſolider ; c'eſt une bonne intention, qui ſe réaliſera un jour, & dont je ne déſeſpere pas de Vous faire ſentir les influences. C'eſt à la vérité Vous prêcher la patience ; mais c'eſt en même temps Vous faire l'éloge de l'eſtime & de la conſtante amitié avec laquelle je ſuis,

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

LETTRE

## LETTRE XXXVII.

*Dresde, le 20 Octobre 1736.*

MONSEIGNEUR,

LES trois gracieuſes lettres dont il a plu à *V. A. R.* de m'honorer ſous les dates du 23 Octobre, du 7 & du 16 Novembre, ſont venues me ſurprendre dans une conjoncture & dans une diſpoſition d'eſprit bien propres à m'en faire ſentir tout le prix. L'attrayante peinture que *V. A. R.* m'y a faite du charmant ſéjour de Reinsberg, la relation qu'Elle a bien voulu m'y donner du ſage emploi de ſon temps, & le déſir qu'Elle a daigné m'y témoigner de me voir dans Sa paiſible retraite, partager Ses plaiſirs champêtres, ſi dignes d'un

d'un Prince Philoſophe; combien tout cela n'étoit-il pas propre à m'inſpirer l'ardent déſir d'aller paſſer dans cette délicieuſe retraite le peu de jours qu'il me reſte peut-être encore à vivre! Le généreux intérêt enfin que *V. A. R.* témoigne prendre à mon ſort, & le gracieux rendez-Vous qu'Elle me donne à Berlin, combien l'un & l'autre ne m'attachent-ils pas de plus en plus à Son auguſte Perſonne! combien ne me font-ils pas déſirer de ne me voir jamais ſéparé d'Elle! Et dans le même temps où tous ces ſentimens & tous ces déſirs viennent pénétrer ſi vivement juſqu'au fond de mon ame, dans ce même moment je me vois dans la dure néceſſité d'immoler tous ces déſirs & tous ces ſentimens à mon devoir & à mon honneur; je me vois réduit à

me ſéparer d'Elle, peut-être, hélas, pour jamais !

J'ai l'honneur d'apprendre à *V. A. R.* que je reçus il y a quelques jours l'ordre de me rendre à Hubertsbourg, d'où je reviens aujourd'hui même avec la commiſſion d'aller, en qualité d'Envoyé extraordinaire, relever le Comte *de Linar* à *Petersbourg*.

Comment Vous peindrai-je, *MONSEIGNEUR*, les violens combats que la nouvelle de cette vocation inopinée eſt venue exciter dans mon ame? Moi, qui donnerois avec joie l'une des moitiés du reſte de ma vie, ſi je pouvois par ce ſacrifice acheter le bonheur de paſſer l'autre auprès de *V. A. R.*, & de la Lui conſacrer! moi, qu'une abſence de quelques mois, qu'un éloignement de quelques milles

d'Elle, plongé dans une langueur prête à détruire les derniers reſtes d'une foible ſanté, ne dois-je pas regarder comme mon arrêt de mort, l'ordre qui me condamne aujourd'hui à me ſéparer plus de cent milles d'Elle, pour aller vivre dans un rude climat. Dieu ſait combien d'années, ſans eſpérance certaine de jamais La revoir! Cependant le devoir, l'honneur l'ordonnent, la raiſon fait entendre ſa voix, & le ſacrifice eſt fait! Ah! il m'en coûte aſſez à le faire, pour oſer eſpérer que *V. A. R.* daignera m'en faire un mérite, & me jugera digne de conſerver à jamais les généreuſes bontés qu'Elle a eues juſqu'ici pour moi, & qui ſeules ſont capables de ſoutenir encore ma fermeté, mon courage & ma conſtance, dans la douloureuſe

loureuse résolution que j'ai prise ; qui seules sont capables de me conserver encore à la vie par l'espérance, quoique fort éloignée, d'en jouir un jour plus parfaitement que le Ciel n'a voulu me le permettre jusqu'à présent.

C'est avec un serrement de cœur inexprimable que je viens d'écrire cette lettre. J'attends, *MONSEIGNEUR*, de Votre amitié toutes les consolations dont j'ai besoin dans les circonstances où je me trouve, me sentant incapable d'en puiser en moi-même. Oh! que ne puis-je ici Vous dévoiler ce qui se passe dans mon ame! Vous me dispenseriez pour toujours de Vous réitérer l'assurance des sentimens ineffables d'amour & de reconnoissance, avec lesquels je serai jusqu'au tombeau, &c.

## LETTRE XXXVIII.

*A Remusberg, ce 25 Novembre 1736.*

MON CHER DIAPHANE,

LA lettre que Vous venez de m'écrire a fait ſur moi un effet tout différent de celui que Vos autres lettres ont coutume de produire. J'ai été véritablement affligé de Vous voir Vous éloigner de moi à une ſi énorme diſtance. Comme je m'imagine que c'eſt pour Votre ſatisfaction & pour Votre établiſſement que l'on Vous charge de la commiſſion d'Envoyé extraordinaire pour la Ruſſie, je me conſolerois en quelque façon de la perte que je fais de Vous, pour l'amour de Vous-même, ſi une penſée affreuſe

ne

ne venoit s'offrir à mon esprit; pensée qui redouble ma tristesse, & me rend plus inquiet sur Votre sort que jamais. C'est, mon cher *Diaphane*, le contraste de la délicatesse de Votre constitution avec la rigueur du climat de Moscovie. Votre santé n'y résistera pas, & je redoute pour Vous le sort du pauvre *Rabutin* *). Permettez-moi de Vous dire que Votre Cour s'est fort trompée dans le choix qu'elle a fait de Vous pour remplacer le Comte



*) *Le Comte de Rabutin*, dont il est parlé ici, étoit parent du célebre *Roger de Rabutin*, *Comte de Bussy*, & fils de *Jean-Louis*, *Comte de Rabutin*, Gouverneur de la Transsylvanie, au service de l'Empereur, & Membre de son Conseil privé. Le fils parvint par son mérite au grade de Général, & a servi fort utilement son Maître dans ses ambassades aux Cours de Berlin & de Petersbourg, où il mourut.

*de Linar*. Il faut à cette Cour barbare *) de ces hommes qui sachent bien boire & f... vigoureusement. Je ne crois pas que Vous Vous reconnoissiez à ces traits. Votre corps délicat est le dépositaire d'une ame fine, spirituelle & déliée. Vous payerez toujours bien de ce côté-là; mais c'est une monnoie qui n'a pas cours dans l'endroit où l'on Vous envoie. J'avoue que plus j'y pense, & plus je crains que je ne sois obligé de prendre un congé éternel de Vous. Vous savez & enseignez si bien ce que c'est que l'éternité; ne frémissez-Vous pas à ce seul nom? Mon cher *Diaphane*, faites bien Vos réflexions, je Vous en prie, & pour une vaine ombre d'établissement, n'allez

*) Elle a bien changé depuis un demi-siecle.

n'allez pas commettre un meurtre en Votre propre perſonne. Que me ſervira Votre ame immortelle après Votre mort ? Les précieux débris d'un corps ſi chéri ne me ſeront d'aucune utilité. Et ſi ces motifs ne Vous ſemblent pas aſſez puiſſans, ſongez à Votre famille que Vous abandonnez à la merci de tous les malheurs qui peuvent l'accabler, & qui ſe voit ſans ſecours ſi Vous ceſſez d'être. Mes conſeils peuvent Vous paroître ſuſpects, puiſque Vous connoiſſez l'amitié que j'ai pour Vous. Mais cette même amitié fait que je n'enviſage que Votre propre avantage. Partez ! traverſez des mers ! Cherchez un autre Ciel, & s'il ſe pouvoit un autre monde ! mon amitié Vous ſuivra par-tout, & je me dirai à moi-même que l'Univers n'a

point d'eſpace qui ne devienne ſacré en Vous contenant. La *Ruſſie* va devenir ma *Grece*, & *Saint-Petersbourg*, (endroit auquel je ne daignois pas penſer) l'objet de tous mes voeux.

Je me flatte de la douce eſpérance de Vous voir à *Berlin* avant Votre départ; je n'aurai que des larmes pour Vous reconduire, & des ſouhaits pour Vous accompagner. Souffrez que je Vous faſſe un aveu de ma foibleſſe *), je rougis en le faiſant —, l'amitié vient de me faire faire des voeux que l'ambition ne m'auroit jamais arrachés; — mais

*) Déſirer un Trône, pour rendre heureux un ami? O adorable foibleſſe! — En rougir? ô triomphe de la vertu! — Vertu! amitié! dons céleſtes! dons ſacrés! quel plus digne hommage reçûtes-Vous jamais? & quand Vous fut-il jamais offert par un plus grand cœur?

mais je me rendrois indigne de Votre eſtime ſi je ne les étouffois.

Que la Philoſophie eſt d'un foible ſecours contre les coups imprévus ! J'en fais malheureuſement l'expérience ; & malgré tout ce que le deſtin en a ordonné, je voudrois changer le Vôtre. C'eſt temps perdu que d'y penſer, & peine perdue que de le dire. Après cela n'eſt-il pas ſuperflu de Vous réitérer les aſſurances de la parfaite eſtime qu'on ne ſauroit Vous refuſer, & avec laquelle je ſuis à jamais,

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement
affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

EPITRE

# EPITRE

A

# MON CHER DE SUHM.

INTERPRETE charmant de la Philoſophie!
Quel démon t'arrachant de ces paiſibles lieux;
Dans les climats glacés de la triſte Ruſſie,
Juſqu'aux limitrophes d'Aſie,
Te fait chercher de nouveaux Cieux?
Seroit-ce l'indigence à l'aſpect odieux,
Qui d'*Horace* accordant la lyre,
Lui fit parler jadis le langage des Dieux;
Que dans ſes vers harmonieux,
L'Univers entier admire? — —
De deux Princes puiſſans ſerrant le nœud ſacré,
Du *Pope* & du *Boyard* Vous ſerez révéré.
Mais quand de Votre eſprit la ſcience profonde,
Vous vaudroit les honneurs & les biens de ce monde,

De

De plus, un nom fameux, du Gazetier chanté,
Que Vous serviront-ils, si perdant la santé,
Vous allez grelottant dans ces froides contrées,
Voir changer en glaçons les mers hyper-borées?
Mais si de ce projet le côté séducteur,
Vous enchante; pour moi, j'en vois toute l'horreur.
Je vois de Vos beaux jours la brillante carriere,
Finir avant le temps, & sa main meurtriere;
Exerçant sur Vous ses rigueurs,
Inflexible à mes pleurs & sourde à ma priere,
Vous abîmer dans ses fureurs.
M'apprendrez-Vous, si Votre ame immortelle
Existe après le corps, triomphe des erreurs?
Et Vous, si vainement je Vous reste fidelle,
Qui Vous en portera la flatteuse nouvelle,
Et qui fera tarir mes pleurs?
Trompeuse illusion! O frivoles grandeurs!
Croyez-

Croyez-moi ; désormais quittant la Politique;
Du sage Julien suivant encore la voix,
Et préférant l'ami, même au plus grand
des Rois,
Reprenez la Métaphysique !

FRÉDÉRIC.

*Ce 26 Novembre 1736.*



LETTRE

# LETTRE XXXIX.

*Lubben, le 7 Décembre 1736.*

MONSEIGNEUR,

J'ATTENDOIS des consolations de *V. A. R.*; j'attendois des encouragemens dans les conjonctures où je me trouve, sur-tout au sujet du parti que j'ai eu la fermeté de prendre; & Vous venez le combattre, *MONSEIGNEUR!* Vous venez soutenir les objections trop spécieuses qu'un penchant déjà si puissant opposoit à la voix & aux conseils de ma raison! Quelles armes peut-il me rester après cela contre les séductions d'un cœur trop ingénieux à flatter son penchant, & à éluder les préceptes

ceptes de la raison & du devoir ? d'un cœur trop sensible & trop foible en même temps pour pouvoir s'amortir ou se vaincre lui-même ? Mais non ; ce ne peut être sérieusement que Vous combattez ma résolution, puisque Vous ne pouvez manquer de sentir que le devoir & l'honneur m'en font une loi. C'est donc sans doute une amorce que Vous me présentez, afin d'apprendre peut-être si la Philosophie fait quelquefois élever celui qui en fait profession, jusqu'à être aussi conséquent dans sa conduite, qu'il affecte de l'être dans ses raisonnemens ; c'est un piege enfin que Vous tendez à ma vertu, pour la mettre à l'épreuve. Oh ! il suffit de cette pensée pour me rendre la victoire facile. Ne craignez donc rien, *MONSEIGNEUR*, je

ne

ne me rendrai pas indigne de Votre amitié ! Le ſort en eſt jeté, je ſaurai en ſoutenir toutes les rigueurs, auſſi-bien ſuis-je déjà aſſez endurci contre ſes coups.

Quelque douleur que m'ait cauſé Votre gracieuſe lettre par les violens combats qu'elle eſt venue renouveler en moi, je ſens que je n'en ſuis que plus pénétré de la généreuſe & touchante bonté avec laquelle Vous daignez Vous intéreſſer à mon ſort, & entrer dans ma ſituation. Et que Vous dirai-je de la charmante Epître qui l'a ſuivie de ſi près ? Je ſens qu'elle eſt bien au-deſſus de mes éloges, & qu'elle m'auroit attendri, même quand je n'aurois pas été l'heureux mortel à qui elle étoit adreſſée.

Je viens de me rendre à *Lubben*, d'où

d'où j'espere aller au premier jour me jeter aux pieds de mon *AUGUSTE AMI*, & épancher dans son sein tous les sentimens qui font palpiter le mien toutes les fois que je réfléchis aux bontés & aux faveurs inestimables dont Il daigne me combler. Je ne suis pas en peine, *MONSEIGNEUR*, de Vous faire alors approuver les raisons qui m'ont engagé à ne point refuser l'emploi qu'on veut bien me confier; & *V. A. R.* se persuadera facilement, à ce que j'espere, lorsqu'Elle sera instruite de tout, que mon inviolable attachement pour Elle y a au fond plus de part qu'Elle n'a pu se l'imaginer.

J'ai enfin l'honneur d'envoyer à *V. A. R.* la fin de la Traduction de la Métaphysique de *Wolff*, si tant est

qu'un

qu'un tel ouvrage, fait en plus grande partie si fort à la hâte, mérite le nom d'une Traduction. Elle seroit parfaite, si mes forces avoient répondu à mon zele, car je les y aurois employées toutes, comme je n'en épargnerai jamais aucune aussi souvent qu'il s'agira de Vous prouver, *MONSEIGNEUR*, à quel prix que ce soit, que jamais homme ne pourra plus que moi Vous être attaché & dévoué par devoir, par inclination & par reconnoissance, &c.



## LETTRE XL.

*A Berlin, ce 10 Décembre 1736.*

MON CHER DIAPHANE,

JE viens de recevoir Votre lettre avec le paquet, dans le moment où je m'attendois à Vous Voir Vous-même; & quoique j'en aie été dédommagé par une très-jolie lettre, je Vous avoue que Votre préſence m'auroit été infiniment plus agréable. Je ſuis perſuadé qu'un Philoſophe comme Vous ne fait rien ſans raiſon; je crois même que Votre voyage de *Ruſſie* a ſa raiſon ſuffiſante; mais indépendamment de tout cela, permettez-moi de Vous dire que Votre départ me fait beaucoup de peine, & que je ſens bien

bien que la voix de la raison n'a guere de vertu sur un cœur pénétré d'amitié. Alléguez-moi cent mille raisons qui Vous ont obligé de Vous faire Envoyé; mon amitié dira toujours que Vous avez tort.

Vous me flattez encore, mon cher *Diaphane*, du plaisir de Vous revoir ici. Je le souhaite beaucoup, & principalement pour Vous faire ressouvenir de ce que Vous m'avez promis un jour. Je Vous prie, ne l'oubliez de Votre vie! & soyez persuadé que dans quelque endroit du monde que Vous Vous trouviez, je m'intéresserai toujours vivement à ce qui Vous regarde; mon cœur prendra toujours part à Votre gloire, & je ne cesserai de faire des vœux pour tout ce qui pourra contribuer à Votre félicité!

Je fuis avec une très-parfaite eftime, & l'amitié qu'on ne peut Vous refufer,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.



LETTRE

## LETTRE XLI. (N.° 1) *).

*Lubben, le 28 Décembre 1736.*

MONSEIGNEUR,

Je pars cette nuit pour Petersbourg, & quitte une retraite dont le ſeul agrément pour moi fut de me trouver à portée de recevoir ſans gêne les témoignages flatteurs de Vos bontés & de Votre amitié, & de pouvoir m'occuper ſans ceſſe du meilleur Prince du monde, en travaillant à lui préparer un petit bout du chemin qui devoit le conduire au Temple de la Philoſophie.

Hélas ! tout prend fin dans ce monde !

 Mais

*) On voit la raiſon de ce *Numéro* & des ſuivans, dans la lettre XLII.

Mais pourvu que *V. A. R.* daigne me conserver Sa bienveillance jusqu'à la fin de ma vie, la durée d'aucune chose ne m'inquiétera. Tranquille, j'attendrai avec une constance philosophique qu'un certain nombre d'événemens s'étant succédés, & ayant rempli leur temps, il en vienne d'autres dont Vous serez le Moteur & la Cause. Que j'en prévois alors de grands & de mémorables! Et combien de plaisir ne prends-je pas déjà à me les représenter!

Oserai-je Vous dire, *MONSEIGNEUR*, sans crainte de blesser Votre trop délicate modestie, ce qui soutient aujourd'hui mon courage & mes espérances, ce qui affermit ma tranquillité & ma satisfaction? C'est la connoissance que je me flatte d'avoir de

de la constance de Vos sentimens, & de l'usage admirable que Vous savez faire de Votre raison pour Vous rendre intérieurement heureux Vous-même, en attendant que Vous puissiez faire un jour le bonheur de tant d'autres hommes, au nombre desquels j'espere venir me ranger quand il en sera temps. S'il suffisoit pour ma félicité de jouir des faveurs du plus grand & du plus aimable de tous les Princes, & d'oser en espérer la constance, même dans le plus grand éloignement de Lui, je devrois sans doute être aujourd'hui parfaitement heureux. Mais comme une condition essentielle de mon bonheur sera toujours d'être aussi assuré de celui de *V. A. R.*, il falloit encore une considération telle que celle sur laquelle je viens de fonder l'espérance de

de Son parfait bonheur, pour aſſurer aujourd'hui le mien.

Je ne puis cependant, *MONSEIGNEUR*, m'empêcher de Vous faire ici l'aveu d'une de mes foibleſſes. En réfléchiſſant ſur la bizarrerie de mes deſtinées, j'éprouve ſouvent dans la ſucceſſion de mes ſentimens une eſpece de contradiction. Tantôt conſidérant une certaine face de mon ſort, je crois avoir ſujet de me regarder comme le plus malheureux des hommes; & preſque dans le même inſtant, une autre face de ma ſituation venant ſe préſenter à mon eſprit, je m'eſtime le plus fortuné des mortels. Inſatiable avidité de nos déſirs! ſource féconde de maux imaginaires & factices! c'eſt toi ſeule que nous devons accuſer de ſemblables contradictions! C'eſt toi qui

qui nous faiſant oublier ce que nous avons, ou nous apprenant à n'en tenir aucun compte , pour tourner ſans ceſſe notre attention ſur ce que nous n'avons pas ; & ſur le prix des choſes qui nous manquent, ſais nous rendre toujours mécontens & injuſtes ! Et par une conſéquence de notre nature, le prix de l'objet de nos déſirs ſe proportionnant toujours néceſſairement à celui de nos jouiſſances préſentes , c'eſt ainſi que cette inſatiabilité de nos déſirs ſait nous rendre d'autant plus mécontens de notre ſort, moins nous avons ſujet de l'être ! c'eſt ainſi qu'elle ſait pouſſer notre aveuglement juſqu'à nous faire trouver malheureux, oui, dans le ſein du bonheur même !

Mais , *MONSEIGNEUR*, je ne Vous ferois aſſurément point cet aveu

avec

## LETTRE XLII. (N.° 1).

*A Berlin, ce 1 Janvier 1736.*

MON CHER DIAPHANE,

Vous voilà donc en voyage, & ſur le chemin de Petersbourg ! Il ſeroit inutile de Vous marquer tout ce que j'ai ſenti en Vous voyant partir. Il me ſemble que chaque lieue que Vous faites pour Vous éloigner de moi, me ſoit une raiſon ſuffiſante pour me cauſer du chagrin. Je m'en conſole cependant, pouvant Vous aſſurer d'une maniere figurée de ma parfaite amitié. Voilà comme je commence cette année ; & je Vous aſſure que je finirai, non-ſeulement celle-ci, mais toutes celles que le Ciel m'accordera

dera encore, de même, c'eſt-à-dire, rempli d'une parfaite eſtime pour Vous.

Si la Philoſophie m'éclaire, c'eſt par Vous. Vous m'avez ouvert la barriere de la vérité, & c'eſt Vous qui en avez été l'organe.

Mon eſprit languiſſoit dans une obſcure nuit;
Quand le brillant flambeau qui maintenant me luit,
Allumé par Vos mains vint éclairer mon ame.
Je reſpectai d'abord cette céleſte flamme;
Et deſcendant du Ciel, l'auguſte Vérité
Répandit dans mon cœur ſa force & ſa clarté.

Voilà des vers! Il ſemble que mon *Apollon* vienne m'inſpirer dès qu'il s'agit de Vous. Remarquez par-là quelle puiſſance Vous avez ſur mes ſens & mon imagination. Dès qu'il eſt queſtion de Vous, mes eſprits mis en

en mouvement travaillent plus que leurs forces ordinaires ne le leur permettent.

Je m'en remets entiérement à Vous touchant la ſouſcription de la nouvelle édition des Batailles du *Prince Eugene* *). Je ſuis sûr que Vous me ferez avoir un bon exemplaire, ſans que j'aie beſoin de m'en embarraſſer davantage.

Si jamais je peux être le moteur de Vos deſtinées, je Vous garantis que je n'aurai d'autre ſoin que celui de Vous rendre la vie auſſi agréable qu'il me ſera poſſible. Rendre quelqu'un heureux eſt une grande ſatisfaction! Mais faire le bonheur d'une perſonne qui nous eſt chere, c'eſt le plus haut point où puiſſe atteindre la félicité humaine!

Je

*) C'étoit une commiſſion donnée de bouche.

Je Vous prie de coter les lettres que Vous m'écrivez, afin que par-là Vous puissiez toujours voir à laquelle des Vôtres la mienne se rapporte. Celle-ci, que je viens de recevoir, datée du 28, est N.° 1. Je mets le numéro au haut de la mienne, & ainsi de suite.

Puisse le Ciel Vous conduire en toute sureté, afin que Vous arriviez heureusement dans un endroit d'où il me tarde de Vous voir revenir. Tous mes voeux tendent vers ce but, & je ne serai parfaitement content que quand je Vous reverrai ici à mes côtés, & que je pourrai Vous donner des marques évidentes de la véritable estime avec laquelle je suis,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

LETTRE

## LETTRE XLIII. (N.° 2).

*Dantzig, le 10 Janvier 1737.*

MONSEIGNEUR,

J'AI mis neuf jours à venir jufqu'ici par des chemins abominables. Ce qui m'a bien reftauré des fatigues de ce trajet, c'eft une très-précieufe lettre de *V. A. R.*, N.° 1, qui m'a été remife prefque à mon arrivée.

L'engagement qu'Elle prend dans Ses vers, — qui font fon éloge bien mieux que je ne pourrois jamais réuffir à le faire, — de refpecter toujours l'augufte vérité, ne Lui fera affurément jamais de peine. Elle y eft fi naturellement portée, qu'Elle feroit obligée de fe faire violence, fi jamais Elle devoit

y contrevenir. Il m'eſt bien doux, *MONSEIGNEUR*, de remarquer qu'à cette occaſion Vous avez daigné Vous ſouvenir de moi ; & bien plus doux encore de voir que Vous voulez bien compter mon zélé attachement pour *V. A. R.* au nombre des cauſes qui peuvent avoir contribué à nourrir Son ardent amour pour la vérité. Les aſſurances, *MONSEIGNEUR*, que Vous me réitérez de Vos bonnes grâces, ont achevé de remplir la meſure de mon contentement ; & les touchantes expreſſions dont Vous Vous ſervez à ce ſujet, font bien connoître que c'eſt là une maniere de penſer qui Vous eſt tout-à-fait propre, & qui a ſa ſource dans les nobles ſentimens d'un grand cœur. Hélas ! pourquoi faut-il qu'un trop cruel deſtin m'oblige

à m'éloigner de Vous, à mesure que je vois augmenter le nombre des raisons qui devroient m'engager à rester.

J'ai trouvé ici presque toute la Maison *Czartoriska*, qui m'a accablé de politesses pendant le séjour que j'ai été obligé de faire ici, ayant eu deux de mes voitures toutes fracassées en route. Le Palatin de *Mazovie*, *Poniatowski*, digne & grand Homme, que je connois de longue main, & qui a eu occasion de connoître de grands Princes, rend bien justice à *V. A. R.* par la grande idée qu'il s'en est faite. *Le Prince Chancelier* & moi nous ne nous sommes presque entretenus que d'Elle. Dieu sait tout ce que nous en avons dit, & plus encore pensé! Je ne serois jamais parti d'ici si nous avions

avions entrepris d'épuiser un si riche sujet. Ne m'accusez pas, *MONSEIGNEUR*, d'agir ici contre Vos ordres & contre ma promesse; ce n'est ici qu'un simple rapport que je Vous fais de ce qui s'est passé; & toute Votre modestie, quelque grande qu'elle soit, ne peut imposer à deux personnes, qui se plaisent à parler de Vous, la loi de ne point exalter les grandes & belles qualités qu'ils remarquent en Vous, & qu'ils jugent tout-à-fait dignes de Vous-même.

Je pars demain de grand matin pour Koenigsberg, n'espérant recevoir qu'à Pétersbourg une réponse à celle-ci. Pour ce qui regarde la Souscription de la nouvelle Edition des Batailles du *Prince Eugene* & la commission touchant le manuscrit de la Vie de ce

Prince, dont *V. A..R.* m'a fait le plaiſir de me charger, Elle peut être aſſurée que je m'en acquitterai de mon mieux, déſirant par mes ſoins & mon exactitude à la remplir à Son entiere ſatisfaction, de mériter qu'Elle me juge digne d'être chargé d'autres commiſſions infiniment plus importantes encore.

Je ne laiſſe pas, chemin faiſant, de faire mes remarques ſur ce que je pourrai changer pour la commodité de mon voyage lorſqu'il s'agira de revenir. Cette époque fortunée où je pourrai me revoir aux pieds de *V.A.R.*, eſt le terme où tous mes déſirs & toutes mes penſées viennent aboutir. Je l'attends avec impatience, Vous ſuppliant, *MONSEIGNEUR*, de me conſerver juſqu'à ce temps Votre

gracieux

gracieux ſouvenir, & de me regarder comme celui de tous les mortels qui Vous eſt le plus attaché par tous les ſacrés liens du devoir & de la reconnoiſſance, &c.



## LETTRE XLIV. (N.° 2).

*Remusberg, ce 22 Janvier 1737.*

MON CHER DIAPHANE,

VOUS voilà donc parti de *Dantzig*, & peut-être déjà au-delà de *Koenigsberg*, par des chemins affreux, par des saisons plus rudes que les nôtres, & ce qui m'inquiete le plus, exposé à tous les malheurs qui peuvent arriver dans un si long & si pénible voyage. Vous me donnez des marques suffisantes de Votre souvenir, & je suis sûr, mon cher *Diaphane*, que Vous êtes de mes véritables amis, je Vous compte pour tel; & quand même Vous iriez aux climats glacés de la Nouvelle Zemble, ou aux régions ardentes de la Zone Torride,

Torride, je ne craindrois jamais que l'éloignement & la différence des climats Vous fît oublier Votre ami. Il ne pouvoit manquer d'arriver que Vous ne fussiez comblé de politesses dans la Maison du Prince *Czartoriski*, qui a de l'amitié pour moi. Votre bon caractere Vous les mérite déjà de tout le monde, & ceux qui Vous connoissent & qui ont des sentimens, ne Vous refuseront jamais leur estime.

J'admire la différence de nos destinées. Tandis que j'ai été occupé par des voyages & des campagnes, Vous avez véeu paisiblement dans Votre retraite; & à présent que la Politique a eu besoin de Vos lumieres pour être éclairée, & que Vous parcourez des centaines de lieues, je me trouve ici dans la plus grande tranquillité

du monde. Vous êtes au fait de mes occupations, il feroit donc fuperflu de Vous les répéter, d'autant plus que toutes les redites font ennuyantes. Un plaifant accident qui penfa les déranger, m'a fourni matiere à rire, & fujet à plaifanter à toute une compagnie.

Ma chere *Mimi* *), fidelle compagne de ma retraite, me voyant l'autre jour étudier avec grand attachement la Métaphyfique de *Wolff*, dont Vous êtes l'aimable Interprete, s'impatientoit de voir que je préférois un livre tout vrai & tout raifonnable, à fon badinage frivole & à l'illufion de fes agrémens. L'heure du fouper me fit abandonner cette lecture inftructive, pour avoir quelque foin de mon

*) C'étoit le nom d'un finge favori du Prince de Pruffe.

mon corps, qu'aucun Etre penſant & raiſonnable ne doit négliger. Sur ces entrefaites, mon ſinge, de tous les ſinges le plus ſinge, ſe déchaîne, prend la Métaphyſique, l'allume à la chandelle, & s'applaudit de la voir brûler. Que devins-je en rentrant dans la chambre, lorſque je vis le pauvre *Wolff* en proie aux flammes, & traité d'une façon convenable au ſeul *Lange**).

Courir,

*) *Joachim Lange*, Docteur de Théologie à *Halle*, & grand adverſaire de *Wolff*, qui lui enlevoit tous ſes Auditeurs, parvint, à force d'accuſations calomnieuſes, à le faire exiler de l'Univerſité. Il l'avoit dénoncé en Cour comme hérétique, parce que *Wolff* avoit loué la Morale des Chinois, & il avoit répandu malicieuſement dans le public, que les Ecrits de ce Philoſophe, & en particulier ſon principe de la raiſon ſuffiſante & ſon harmonie préétablie, engageoient les grands grenadiers du Roi à déſerter ſes troupes.

Courir, prendre de l'eau, éteindre les flammes, ne fut qu'une action pour moi. Par bonheur cependant ce n'est que la copie qui a brûlé, & l'original existe encore en son entier. Nos beaux esprits disent que le singe avoit voulu étudier la Métaphysique, & que ne l'ayant pu comprendre, il l'avoit brûlée. D'autres soutiennent que *Lange* l'avoit corrompu, & que par zele pour ce béat, il m'avoit joué ce tour-là. D'autres enfin disent que Mimi piquée de ce que *Wolff* donne trop de prérogatives à l'homme sur la bête, avoit consacré à Vulcain un livre qui décréditoit son espece.

Voilà l'abrégé des saillies de nos Rieurs. *Chazot* *) enrage sérieusement de

*) *François-Isaac, Chevalier, Comte de Chazot*, natif de *Normandie*, s'étant trouvé dans

de cette aventure, puisqu'il est obligé de recopier l'original. Voilà certainement de belles fornettes, & des contes dignes de faire 300 lieues pour aller Vous ennuyer en Russie !

Vous ne Vous contentez donc pas de m'être utile en fait de Philosophie, Vous

l'armée françoise lors de la campagne du *Rhin* en 1734, *le Prince Royal de Prusse* qui avoit accompagné le Roi *Frédéric-Guillaume I.* son Pere au Camp près de *Philipsbourg*, & qui avoit obtenu la permission de voir les troupes françoises, y fit sa connoissance & l'engagea à le suivre à *Reinsberg* pour lui tenir compagnie. C'est le même Chevalier & Comte de *Chazot* qui, après l'avénement de *Frédéric* au trône, ayant été placé dans les troupes, rendit au Roi de très-grands services, sur-tout à la bataille de *Hohenfriedberg*. Il a obtenu depuis, à la recommandation du Roi, le Gouvernement militaire de Lubeck, & ses deux fils ont été placés avec distinction dans les troupes Prussiennes.

Vous voulez l'être également pour l'Histoire. La Vie du *Prince Eugene*, qui est très-utile & très-propre à instruire des jeunes gens de mon âge, me fera beaucoup de plaisir. Comme Vous Vous êtes chargé si généreusement du soin de me faire venir ce livre, je ne m'embarrasse de rien, pas même de la reliûre, soin que je suis persuadé que Vous voudrez bien prendre aussi, ainsi que de le faire bien empaqueter, afin que les pluies ne puissent pas percer jusques aux livres & aux estampes qui en seroient gâtées. Je souhaiterois bien, mon cher *Diaphane*, être à mon tour en état de Vous fournir une bibliotheque choisie. Il y a du plaisir à en provisionner des gens comme Vous qui savent faire un si excellent usage de leurs lectures.

Je Vous quitte ; mille vœux accompagnent cette lettre ; puissiez-Vous en éprouver les effets ! puissiez-Vous Vous retrouver bientôt auprès de moi, & recueillir les fruits de la sincere amitié & de la parfaite estime avec laquelle je suis,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.



LETTRE

## LETTRE XLV. (N.° 3).

*Petersbourg, le 2 Mars 1737.*

MONSEIGNEUR,

SI *V. A. R.* a daigné penſer à moi, comme je ne puis m'empêcher de m'en flatter, Elle doit avoir trouvé extraordinaire qu'un voyage & l'arrivée à une nouvelle Cour aient pu m'empêcher ſi long-temps de profiter de la permiſſion que j'ai de Lui donner de mes nouvelles. Mais, *MONSEIGNEUR*, quel voyage! je frémis encore quand j'y ſonge, & n'oſe en vérité Lui en faire la deſcription détaillée, de peur que ma ſanté, dont j'ai tant beſoin, ne ſoit altérée par le ſouvenir de tout ce que j'ai ſouffert.

*V. A. R.*

*V. A. R.* me faiſant d'ailleurs la grace de me vouloir du bien, quel plaiſir pourroit-Elle prendre au récit de tant de ſouffrances? Tantôt le ſable ou la mer juſque par-deſſus les eſſieux; tantôt dans une miſérable chaloupe, & par un très-gros temps, le jouet des vents & des flots, à la merci de la mer & des écueils; puis paſſant à pied des rivieres à moitié gelées, tenant un enfant de chaque main, & me voyant à chaque pas dans le plus grand péril d'être englouti avec eux ſous les glaces; enfin ſurpris par des neiges épouvantables, qui menaçoient de nous enſevelir dans des lieux où il étoit impoſſible de ſe procurer des traîneaux; en voilà aſſez pour Vous donner une légere idée de toutes les fatigues & de toutes les angoiſſes que

j'ai

j'ai eu à éprouver pendant mon voyage. Graces à Dieu, me voici enfin arrivé ſain & ſauf à *Petersbourg*, & le bonheur que j'ai en ce moment de m'entretenir avec *V. A. R.*, me fait oublier tout ce que j'ai eu à eſſuyer.

Vous ne concevrez pas facilement, *MONSEIGNEUR*, la ſurpriſe que m'a cauſé le premier aſpect de cette belle Capitale, où l'on ne voit partout que de ſuperbes Palais, bâtis par les plus habiles Architectes Italiens, ſur un terrain où il n'y avoit que marais il y a trente ans. Il n'y a que quelques jours que je jouis, de mes fenêtres, d'un autre ſpectacle non moins ſurprenant, unique peut-être en ſon genre depuis que le monde exiſte; j'ai vu paſſer dans ma rue dix mille hommes de la garde qui alloient

ſe

ſe ranger ſur la glace de la Néva, pour y parader vis-à-vis du Palais Impérial, à l'occaſion de la fête du nom de l'Impératrice *). Mais le poids de ces dix mille hommes n'eſt rien. Cette riviere qui porte des vaiſſeaux de guerre en été, porte en hiver ſur le dos de ſes glaces, outre ces dix mille hommes armés, cent mille ſpectateurs & cinquante pieces de canons qu'on y décharge à différentes repriſes tous enſemble.

Le jour de l'Audience étant venu, *S. M. I.* me l'a donnée de deſſus un trône dreſſé exprès dans une chambre, à côté d'une ſuperbe galerie qui vient d'être achevée. La Cour, compoſée des

O deux

*) Anne Iwanowna, qui avoit ſuccédé en 1730 à Pierre II, & qui régna juſqu'en 1740, où elle mourut.

deux ſexes, étoit très-nombreuſe & magnifique. L'air & la majeſté de cette grande Princeſſe me frappa. Mais comme je n'avois rien que d'agréable à Lui dire, je me raſſurai facilement, & tins ma harangue avec plus de préſence d'eſprit & de fermeté que je ne m'en étois flatté. Depuis ce temps, j'ai déjà aſſiſté à différentes fêtes qui ſe donnent ici avec beaucoup de magnificence, & plus de goût que je ne m'attendois à en trouver.

Il fait terriblement froid ici, mais l'air y eſt ſain ; & je ne me ſuis de long-temps pas ſi bien porté qu'à préſent. Huit jours après mon arrivée j'eus la joie inexprimable de recevoir une gracieuſe marque du ſouvenir de *V. A. R.* par Sa lettre, N.° 2. J'y aurois répondu incontinent, ſi je n'avois

n'avois pas attendu réponse à une lettre que j'ai écrite au sujet de l'Histoire du Prince Eugene. Elle est arrivée comme je m'en étois flatté, & j'ai aujourd'hui la satisfaction de pouvoir donner à *V. A. R.* l'assurance que j'aurai dans peu l'honneur de Lui en envoyer un exemplaire, quelque difficulté qu'il y ait de se procurer une copie de ce Manuscrit, qui, comme on assure, ne doit jamais être imprimé.

Comme je ne puis absolument m'empêcher de faire cas de tout ce que *V. A. R.* aime le moins du monde, je ne dirai point non plus de mal de Mimi, ni ne lui en voudrai pour avoir essayé de livrer aux flammes l'ouvrage immortel du divin *Wolff;* trouvant d'ailleurs fort naturel & fort ingénieux, que ce pauvre animal ait cherché à se

défaire d'un papier qui empêche si souvent son cher Maître de s'amuser avec lui & de prendre plaisir à ses singeries. Il me semble qu'à sa place, & avec toute ma raison, je n'aurois pu mieux raisonner, & que j'en aurois fait tout autant.

Je m'abstiens de répondre aux flatteuses expressions dont il a plu à *V.A.R.* de se servir en parlant de ma chétive personne, pour La remercier du désir qu'Elle m'a témoigné de pouvoir me procurer une bibliotheque choisie.

Je ne finirai plus désormais mes lettres autrement qu'en conjurant *V. A. R.* de me conserver Ses bonnes grâces & Sa précieuse amitié, aussi long-temps que je chercherai à m'en rendre digne, c'est-à-dire, jusqu'au tombeau, &c.

LETTRE

## LETTRE XLVI. (N.° 3).

*A Remusberg, ce 23 Mars 1737.*

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

J'AI eu le plaisir de recevoir Votre lettre. Elle m'a extrêmement réjoui, m'apprenant que Votre santé étoit bonne. Que je suis aise d'avoir ignoré toutes les incommodités & les dangers que Vous avez essuyés dans Votre voyage! Cela m'auroit privé de tout repos, & je n'aurois pu jouir, comme je l'ai fait, des agrémens de la retraite.

J'admire fort vos palais dorés, vos fleuves gelés, la magnificence de la Cour Impériale, & les Gardes rangés sur la glace. Tout cela, & trois fois autant, ne me feroit pas cependant

naître l'idée de quitter *Remusberg*. Nous vivons ici ſans fourrures, nous voyons renaître les fleurs, revenir la verdure, & le ſoleil favorable à ces climats commence déjà à nous faire ſentir ſes ardeurs. Qu'un village près de *Rome*, eſt préférable à une ville ſituée dans la nouvelle *Zemble*!

Pourvu que le froid ne ſoit pas contraire à Votre ſanté, & que l'air raréfié *) qu'il fait au voiſinage du Pôle

*) Un air raréfié, ou dilaté, eſt un air dont le volume eſt augmenté. Mais la raréfaction ou la dilatation de l'air eſt un effet du chaud & non du froid; le froid au contraire condenſe l'air, c'eſt-à-dire, qu'il en diminue le volume. Il s'enſuit de là, que l'air doit être *condenſé* vers les Pôles de la terre, où il fait très-froid, & *raréfié* au contraire dans les climats chauds. L'on voit par cette explication, que l'expreſſion '*raréfié*' qui a donné lieu à cette note,

Pôle, ne Vous soit pas dangereux, le reste ne m'importe guere.

Je suis à la fin de toutes mes lectures, & j'attends avec grande impatience la Vie du *Prince Eugene*. Quelqu'un ces jours passés m'a sommé de lui en donner un extrait; je me suis fort excusé sur ce que l'original n'étoit



note, est en contradiction avec le sens de la phrase dans laquelle elle se trouve, & qu'il faut lui substituer le mot *condensé*.

L'on a cru devoir rendre le Lecteur attentif à cette faute d'expression, afin de lui faire remarquer combien on a respecté l'originalité de ces lettres. D'ailleurs, dans les ouvrages d'un grand Homme, où tout est intéressant, les défauts comme les beautés, combien de raisons n'avoit-on pas de laisser subsister ici une petite tâche, qui semble ne s'y trouver, que pour relever l'éclat des beautés d'esprit, & sur-tout de sentiment, dont l'Auteur auguste d'une partie de ces lettres a su les orner & les enrichir.

pas entre mes mains, ce qui fit une ſcene ſemblable à celle qui ſe trouve dans le *Joueur*, où *M. Galonier* *) & Madame *Adam* viennent lui rendre viſite.

J'ai un très-bon relieur qui relie à la françoiſe & de façon que les livres ſont bien fermés; ſi Vous le voulez, je pourrois le prêter quand on le voudra, à condition qu'on ne le retienne pas.

Le 27 de ce mois nous célébrerons l'anni-

*) Deux perſonnages du *Joueur* de *Regnard*. Tout ce qui a été dit & ſera dit encore de la Vie du *Prince Eugene*, doit s'entendre, non de cet ouvrage, mais, à mots couverts, d'un emprunt à Vienne ou à Petersbourg que M. de *Suhm* s'étoit chargé de faire pour le Prince Royal. Le *relieur*, qui entre dans cette allégorie, eſt un homme de confiance que le Prince Royal offre d'envoyer pour retirer l'argent.

l'anniverſaire du jour de naiſſance de la *Reine*; on ne verra que de paiſibles bergers former des danſes avec leurs bergeres. Le farouche *Mars* & la foudroyante *Bellone* n'auront aucune part à la fête, & les pipeaux de Céladon feront préférés aux timbales & aux trompettes dont la muſique trop bruyante n'inſpire que de la terreur.

Quand Vous reverrai-je, mon cher *Diaphane*? Quand pourrons-nous nous promener ſous les hêtres & ſous les ormeaux? *Voltaire* a reçu la Métaphyſique & l'approuve beaucoup. Je fais actuellement traduire la Morale du Philoſophe; ainſi avec le temps je pourrai lire tout *Wolff* en françois.

Le Traducteur de la Métaphyſique m'eſt bien cher, il me tient toujours à cœur, & ni l'éloignement, ni la

mort

à arranger la souscription de la Vie du *Prince Eugene ;* mais il me propose derechef certaines conditions relativement aux souscripteurs, quoique je me sois déjà expliqué très-expressément à ce sujet, n'en voulant du tout point entendre parler. Ce sont là des inconvéniens ordinaires quand on négocie à trois cents milles. Mais j'ai répondu, & me suis assez bien énoncé cette fois, pour pouvoir espérer qu'il n'y aura plus de pareilles accroches.

Tous ces délais n'ont pas laissé de me causer du chagrin, & m'ont fait réfléchir que je pourrois peut-être encore mieux trouver mon affaire ici, où il y a une très-belle & très-bonne Imprimerie. Car outre que je serois à portée de diriger la chose, je n'aurois

affaire qu'à un particulier, qui eſt très en état de mener à bout cette entrepriſe, pourvu qu'il ait quelque certitude d'y trouver ſon compte. Au lieu qu'ailleurs les Imprimeurs ſont obligés de ſe pourvoir de ſuretés, & de ſe faire autoriſer. Cette idée que j'ai bien ruminée, & conſidérée de tous les côtés, m'a paru ſatisfaire à tout, & pour peu que *V. A. R.* l'approuve, je me mettrai à la réaliſer.

Je me flatte, *MONSEIGNEUR*, que Vous Voudrez bien Vous en remettre à moi, tant pour l'accord des conditions, que pour l'arrangement des eſtampes & des vignettes: devant Vous perſuader, par la connoiſſance que Vous avez de mon zele, que je ne négligerai abſolument rien pour que tout réuſſiſſe au mieux.

Si

Si *V. A. R.*, dans sa charmante & paisible retraite, est curieuse d'apprendre les nouvelles qui nous intéressent ici, je Lui dirai que les Puissances belligérantes *) ont nommé des Plénipotentiaires qui vont commencer les Négociations de la paix, qui se conclura, à ce qu'on espere, avant l'ouverture de la campagne.

Le nouveau *Kan* l'a cependant déjà ouverte de son coté en entrant dans l'*Ukraine* avec cent mille hommes. Mais le Feld-Maréchal *Comte de Munich* les a repoussés avec grande perte en leur faisant repasser le *Nieper*. On regrette beaucoup ici le brave Général

*) Les *Russes*, les *Turcs*, & l'*Empereur Charles VI*. Ce dernier ne s'étoit armé contre les *Turcs* que parce qu'il étoit obligé, en vertu d'un traité fait avec l'*Impératrice Anne Iwanowna*, de lui prêter secours contre ceux-ci.

Général *Lesli* qui a été tué à cette action.

Mon Dieu, qu'on a peur d'être oublié quand on est si loin ! Grand Prince ! Vous qui ressemblez si peu au Vulgaire de ceux qui portent ce nom, n'allez pas leur ressembler par cet endroit ! Mais que dis-je ? ô pardon ! la crainte trouble mes sens, & me fait oublier que je parle à la constance même. Agréez, *MONSEIGNEUR*, les assurances du plus respectueux attachement & de la plus tendre vénération qui fut jamais, &c.



LETTRE

## LETTRE XLVIII. (N.° 4).

*Sans date.*

MON CHER DIAPHANE,

J'AI bien cru que cet air *raréfié* de Ruſſie feroit pernicieux à Votre ſanté. Vous en éprouvez les effets. Dieu veuille qu'ils ne paſſent pas les bornes des fluxions ! Malgré Vos incommodités, Vous penſez à moi, Vous travaillez à m'obliger, Vous voulez abſolument être l'homme le plus aimable, & qui en même temps m'eſt le plus utile.

Il y a un double plaiſir à être reconnoiſſant quand nous devons notre gratitude à des perſonnes qui, ſans nous obliger, ont déjà enlevé toute

notre

notre eſtime, & qui ne ſont en nous ſervant qu'avérer la bonne opinion que nous avions déjà de leur perſonne.

Je ſuis dans ce cas ; Vous m'y mettez, mon cher *Diaphane ;* c'eſt à Vous de ſatisfaire auſſi généreuſement aux devoirs de l'amitié que Vous Vous l'êtes propoſé, en attendant qu'un jour je rempliſſe à mon tour & les devoirs de l'amitié & ceux de la reconnoiſſance.

Puiſque Vous voulez bien être mon commiſſionnaire en Ruſſie, ayez la bonté de me faire avoir l'édition nouvelle de la Vie du *Prince Eugene* qu'on imprime là-bas ; ce ſera plus court, l'arrangement de l'envoi ſera plus aiſé, l'accord avec le Libraire plus ſûr, & j'y trouverai beaucoup mieux mon compte qu'avec ces Libraires de Vienne,

qui impriment lentement, qui ne ſont point crédit à ceux qui ſouſcrivent, & qui en un mot ne me conviennent point.

On me demande douze exemplaires de ce livre *). Ceux qui les ont commandés me perſécutent tous les jours pour les avoir, comme ſi j'avois une Imprimerie dans ma maiſon, & que je fuſſe en état de les ſatisfaire à mon gré. J'apprendrai à faire des antiques, à me jeter dans le métier de ceux qui font des médailles *modernes*, pour me tirer d'embarras. Enfin onze ou douze perſonnes ſont entêtées de la Vie du *Prince Eugene*, ils la veulent avoir à quelque prix que ce ſoit; jugez de ma ſituation; je me voue à tous les Saints, & ſans Vous je ſerois très-mal logé. Faites donc, je Vous prie, l'accord avec le

*) Douze mille écus.

le Libraire ; je Vous donne plein pouvoir ; mes intérêts ne peuvent être mis en de meilleures mains que les Vôtres. Votre prudence & *Wolff* me répondent du ſuccès de tout ce que Vous entreprenez.

Après cela pouvez-Vous me ſoupçonner, mon cher *Diaphane*, de Vous oublier? Ou Vous me connoiſſez bien mal pour me croire ſi changeant, ou Vous m'avez oublié Vous-même, pour me juger capable d'une inconſtance & d'une légéreté impardonnables à *l'homme animal*, & dont je ne ſerai jamais coupable.

Le *Kan des Tartares* eſt ſi éloigné de nous, qu'il me ſemble quaſi que c'eſt un habitant de la Lune. M. *de Munich* méritera le nom d'*Aſiatique*, l'*Impératrice* celui d'une grande Princeſſe, &

Vous celui de véritable ami. Je préfere ce dernier à tous les autres. La bravoure & le génie forment le grand Capitaine; l'esprit & une vaste conception une grande Princesse, mais le cœur seul fait l'ami. Cher *Phénix* de ce siecle! faites revivre les temps sacrés d'*Oreste* & de *Pylade*, du bon *Pirithoüs*, du tendre *Nisus*, & du sage *Achate!* Que les hommes voient de nos jours les heureux effets d'une amitié réciproque! J'y concourrai de mon côté; Vous n'en douterez plus! Vous en serez persuadé! Et quand même je ne Vous répéterois pas les sentimens que j'ai pour Vous, Vous n'en croiriez pas moins que je suis avec autant d'estime que d'amitié,

MON TRÈS-CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

LETTRE

## LETTRE XLIX. (N.° 5).

*Petersbourg, le 16 Avril 1737.*

MONSEIGNEUR,

Je viens de recevoir la gracieuse lettre dont *V. A. R.* m'a honoré le 23 du mois passé, N.° 3. La part qu'Elle a daigné prendre aux dangers que j'ai courus, aux fatigues que j'ai essuyées, m'a touché jusqu'au fond du cœur. Bien que je vive assez tranquille aujourd'hui, & assez bien portant, Elle ne laisseroit pas, j'en suis persuadé, de me plaindre, si Elle pouvoit me voir ici au plus fort de l'hiver encore, dans le milieu du mois d'Avril; la *Néva* gelée, la campagne couverte de neige, sans l'espérance

même de voir dans un mois d'ici ni eau ni terre. Heureusement pour moi que la description de l'air que *V. A. R.* respire, a fait glisser dans mes veines une douce chaleur qui me soutient, & me met en état de braver tous les frimats. Cependant Elle m'a aussi vivement fait sentir tout ce que j'ai perdu; & que ne perd-on pas quand on s'éloigne de *V. A. R.*! La seule consolation que je puisse goûter dans l'éloignement où je me trouve d'Elle, est celle que je trouve dans les assurances qu'il Lui plaît de me donner encore de la constance de Ses bonnes grâces.

La douceur de la vie que mene *V. A. R.* dans Sa charmante retraite, contribue beaucoup à la tranquillité de la mienne; mais elle ne me rendra

par-

parfaitement heureux que quand j'aurai le bonheur d'en être témoin. C'est à cet égard que la connoiſſance figurée ne vaudra jamais l'intuitive, n'en déplaiſe au grand *Wolff* que j'ai été obligé de négliger un peu, mais que je ne perdrai jamais de vue.

*V. A. R.* a donc communiqué ma traduction de la Métaphyſique : l'approbation que d'autres y donnent ne ſauroit flatter le traducteur, puiſqu'il avoit déjà celle de *V. A. R.*, qui lui tient lieu de toutes les autres ; & il abandonne volontiers ſon ouvrage, pourvu, *MONSEIGNEUR*, que Vous n'abandonniez jamais l'Auteur.

Je compte dans peu faire retentir le bienheureux & tranquille ſéjour que la préſence du Prince le plus accompli rend ſi fortuné & ſi déſirable, de la

bruyante nouvelle de la prise d'*Oczakow* vers l'embouchure du *Nieper.* Le Feld-Maréchal *Lessi* marche déjà vers la Crimée, & le Feld-Maréchal *Comte de Munich* va se mettre en mouvement avec le gros de l'armée pour s'approcher du *Danube.*

Je ne m'étonne pas que j'oublie mes infortunes quand j'ai le bonheur d'entretenir *V. A. R.* J'allois effectivement finir cette lettre sans Lui faire la relation d'un malheur qui m'est arrivé, & qui a menacé ma vie. Je loge dans une maison que le B. *de Mardefeld* a quittée pour prendre celle qu'avoit *le Comte de Linar.* Il m'avoit assuré qu'il avoit pourvu à tout contre le feu ; mais malheureusement on avoit oublié une cheminée dont il ne se servoit guere ; le feu y a pris samedi passé,

passé, & avoit déjà gagné la chambre au-dessus de la mienne avant qu'on s'en apperçût. Si c'eût été de nuit, je devenois assurément la proie des flammes, & ma maison, avec toutes les voisines, & même le magnifique Palais Impérial qui n'en est pas fort éloigné, auroient facilement pu être réduits en cendres. Mais comme c'étoit en plein jour, on y a promptement porté secours, & le feu fut éteint en moins d'un quart-d'heure. J'en ai été quitte pour la peur, & quelques meubles qui ont été endommagés.

Si je remercie le Ciel de m'avoir conservé la vie, ce n'est qu'autant qu'il lui a plu par cette grâce de me laisser l'espérance de la consacrer un jour au service du plus digne & du plus aimable Prince; ce n'est qu'autant

qu'il

qu'il veut bien m'en réserver la félicité dans ses décrets éternels. Après une telle assurance, que pourroit-il, *MONSEIGNEUR*, me rester à Vous dire des sentimens inaltérables de tendresse & de vénération avec lesquels je serai jusqu'à mon dernier soupir, &c.



*REMARQUE*. Les lettres que *M. de Suhm* écrivoit de *Petersbourg* au *P. R.*, étant pour la plupart très-longues & très-diffuses, à cause des explications dans lesquelles il étoit obligé d'entrer sur différens sujets, on a cru devoir retrancher les détails les moins intéressans, & même supprimer différentes lettres tout entieres qui ne paroissoient pas mériter ici une place. On a aussi trouvé dans la confrontation des lettres,

qu'il

qu'il en manquoit par-ci par-là quelques-unes de *M. de Suhm.* Le Lecteur saura donc à quoi s'en tenir lorsqu'il rencontrera dans les lettres du *P. R.* des passages relatifs à certaines circonstances dont il n'est pas fait mention dans celles de *M. de Suhm.* Comme l'on a eu grand soin de ne rien omettre d'essentiel, les suppressions par lesquelles on a cru rendre un service au Lecteur, sont toutes à l'avantage de cette correspondance. Pour ce qui est des lettres du *P. R.*, on les a toutes conservées avec le plus grand scrupule, absolument telles qu'elles étoient, par rapport au contenu.



LETTRE

## LETTRE L (N.° [illegible]).

*à [illegible], ce 18 Mai [illegible]*

MON CHER DIAPHANE,

JE suis bien heureux de n'être informé qu'après coup des dangers qui Vous menaçoient. Qui pourroit croire qu'une maison pût brûler dans un pays où l'on seroit plutôt porté à croire que tout périroit de froid? Je rends graces à Dieu, mon cher *Diaphane*, de Vous avoir sauvé de ce péril; puisse-t-il être le dernier que Vous ayez à courir de Votre vie!

Ne croyez pas que je me plaise à la fiction quand je Vous mande qu'au mois de Février & de Mars il a fait beau temps ici. Cela est fort vrai, car nous

nous n'avons point eu d'hiver cette année, point de neige qui ait duré plus d'un jour, & par conséquent les glacieres sont très-mal remplies. Le Capitaine *de Knobelsdor* *), qui vient d'*Italie*, parle bien encore sur un autre ton de ce pays. Il dit qu'il a cherché l'ombre au mois de Janvier sous des lauriers & des peupliers. Je Vous plains de tout mon cœur d'être dans un pays si contraire à Votre santé. Je l'ai prévu, & j'en crains les funestes suites. Ce que Vous m'écrivez de l'Imprimerie de Petersbourg me plaît beaucoup; je Vous remets tout le soin de ma bibliotheque. Je saurai garder un silence nécessaire & requis; Vous pouvez

*) C'est le grand architecte, auquel nous devons la belle Salle d'Opéra, & d'autres édifices superbes, élevés sous le regne de Frédéric II.

pouvez bien croire que mon propre intérêt m'y oblige; puisqu'on confisque les livres de contrebande. Ne pourriez-Vous pas envoyer mes livres par *Stetin* où *Rovedel* me les pourroit faire tenir; je crois qu'on n'y risqueroit rien. Je m'en rapporte à ce que je Vous ai marqué dans ma derniere, où Vous verrez que je Vous détaille toutes les raisons de ceux qui me pressent pour que je leur prête des livres.

Nous tirons ici depuis quelque temps plus de poudre que je crois qu'on n'en a tiré à la prise d'*Oczakow*. *Remusberg* est abandonné depuis quelque temps, à mon grand regret. Quand les revues seront passées, je m'y recognerai de nouveau. Vous me manquez mille fois &, mon cher *Diaphane*, il me semble que chaque lieue nous sépare d'autant

d'années,

d'années, tant Vous me paroiſſez éloigné. Que le Ciel veuille donc nous rapprocher bientôt, & me donner la conſolation de Vous revoir ! Je le déſire bien ardemment, étant avec une très-ſincere & parfaite eſtime,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

*P. S.*

On vient de m'annoncer qu'un Capitaine *de Wartenberg* au ſervice de *Ruſſie* étoit arrivé. Je l'ai fait quérir d'abord pour lui demander de Vos nouvelles. Il me ſemble voir arriver un homme de l'autre monde.



LETTRE

## LETTRE LI. (N.° 6).

*Ce 16 Mai 1737.*

MON CHER DIAPHANE,

VOICI la feconde lettre que je Vous écris aujourd'hui : ayant trouvé l'occafion bonne, je me ferois reproché de l'avoir négligée.

Le Capitaine *Wartenberg* m'a dit beaucoup de particularités de *Petersbourg*, mais rien ne m'a touché le cœur de toutes les belles chofes qu'il vante de cette Cour. Il n'y a que Vous, mon cher *Diaphane*, qui m'intéreffiez en *Ruffie*, & fans Vous tout ce pays m'eft le plus indifférent du monde.

Comme je crois cette voie fûre, je ne hafarde rien à Vous dire que je fuis

ſuis preſſé de tous côtés par mes créanciers. Ayez la bonté de me tirer d'affaire, ſans quoi je ferai du très-mauvais coton. Je garderai ſans faute un ſecret inviolable; Vous pouvez bien le croire d'autant plus que mon propre intérêt m'y oblige. J'aurai toute l'obligation imaginable au généreux Inconnu qui me tirera d'affaire; c'eſt Vous en dire aſſez.

Nos nouvelles ne ſont ni aſſez importantes, ni aſſez curieuſes pour Vous être communiquées de ſi loin. Je finis en Vous aſſurant que je ſuis, avec une véritable & ſincere eſtime,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

## LETTRE LII. (N.° 6).

*Petersbourg, le 28 Mai 1737.*

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu avec une joie inexprimable l'adorable marque du ſouvenir que *V. A. R.* a bien voulu me donner par ſa gracieuſe lettre N.° 4. J'attendois pour y répondre le départ d'un courrier, déſirant Lui envoyer par cette occaſion les Mémoires ci-joints de l'Académie, en trois volumes reliés à l'Angloiſe *). Ce ſera, *MONSEIGNEUR*, s'il Vous plaît, en attendant que je puiſſe Vous envoyer l'autre ouvrage dont je preſſe autant que poſſible l'édition.

Le

*) Trois mille écus.

Le départ du Courrier me surprend, ainsi je serai obligé d'être laconique.

J'ose espérer que *V. A. R.* ne s'offensera point de la liberté que je prends de La prier de vouloir bien dans Sa réponse à celle-ci faire un petit Post-script allemand dans lequel Elle me félicite en termes gracieux d'avoir trouvé ici un digne & véritable ami, & fasse briller sur ce sujet une étincelle du feu qui anime Ses beaux & nobles sentimens. Je ne puis, par prudence, m'expliquer aujourd'hui plus clairement ; tout ce qu'il m'est permis de Vous dire, c'est que cet ami mérite parfaitement la bonne opinion que Vous pouvez avoir de lui, & que j'espere le disposer, peut-être au premier jour, à Vous rendre le service

en queſtion *). Vous comprenez du reſte que mon intention eſt de montrer ce poſtſcript.

Ne ſachant comment Vous exprimer à la hâte tous les ſentimens dont mon cœur eſt pénétré en s'occupant à Vous ſervir, je ne puis mieux faire que de me jeter aux pieds de *V. A. R.*, en La ſuppliant de ne jamais oublier, & d'aimer toujours le fidelle ſerviteur, qui ne vit & ne veut vivre que pour Elle, &c.

*) Le ſervice dont il s'agit ici, eſt, comme les lettres précédentes l'inſinuent aſſez, & comme la ſuite de la correſpondance le fait encore mieux connoître, le prêt d'une ſomme d'argent aſſez conſidérable dont il avoit déjà été queſtion entre le *P. R.* & *M. de Suhm*, dans un entretien qu'ils avoient eu enſemble avant le départ de ce dernier pour la Ruſſie.

## LETTRE LIII. (N.°7).

*A Berlin, ce 1 Juin 1737.*

MON CHER SUHM,

IL faut avouer que Vous êtes le premier Bibliothécaire du monde. Je viens de recevoir la lettre que Vous avez eu la bonté de m'écrire touchant les livres que je Vous ai demandés. J'ai auſſi reçu certain Catalogue relatif à un futur *) qui le ſuivra. Enfin je vois en tout & par-tout que Vous n'êtes pas ſeulement grand Métaphyſicien, mais encore ami ſincere, officieux & fidelle. Il me ſuffit de Vous connoître pour Vous eſtimer, & pour Vous devoir beaucoup de reconnoiſſance.



*) Obſcurité affectée.

Peut-être que les beaux-esprits Italiens avec lesquels le P. R. commençoit à converser & à correspondre, lui ont inspiré le goût de *Fédéric* qui répond à l'Italien *Federico.* Peut-être que *Voltaire*, qui aimoit à se moquer des noms gothiques, terminés en *ic* & en *oc*, a essayé d'adoucir celui de *Frédéric* par le retranchement de la lettre *r*.



LETTRE

## LETTRE LIV. (N.° 8).

*A Berlin, ce 12 Juin 1737.*

MON CHER DIAPHANE,

J'AI reçu la Vôtre du 28, de Saint-Petersbourg, avec toutes les nouvelles agréables que je pouvois désirer. Vous pouvez juger du plaisir que m'ont fait les Mémoires de Votre Académie; ils m'ont tiré d'un très-grand embarras par rapport à plusieurs points de la littérature, sur lesquels j'étois en dispute, & qu'ils ont éclaircis. Je Vous ai toute l'obligation du monde de Vos soins obligeans, de Votre promptitude à me servir, & de Votre zele à me satisfaire. Le reste est mon affaire.

Si

Si Vous aviez pu améliorer Votre bibliotheque en même temps que la mienne, je Vous assure que j'y donnerois les mains volontiers, trop heureux de pouvoir contribuer à la satisfaction d'un de mes amis, & de lui prouver qu'il n'est aucun service qu'il puisse me rendre, que je ne veuille reconnoître.

J'ai été attaqué d'une maladie contagieuse qui regne ici, mais qui n'est aucunement dangereuse; je Vous l'écris, afin que si Vous l'appreniez d'ailleurs, Vous sachiez au juste ce qui en est.

Le *Duc* & ma Sœur *de Brunswick* sont ici : j'ai trouvé le premier, pour sa personne, très-changé; il est roide, grave, & Duc régnant autant que son Grand-pere. Cela n'est pas fort philosophique; qu'y faire? Ma Sœur est

toujours

toujours la même, d'une humeur également enjouée, & malgré la modification différente de son ventre, son esprit ne se dément en aucune maniere. Voilà la gazette du jour.

Adieu, mon cher *Diaphane !* Il n'est point de souhait que je ne fasse pour Votre bonheur, étant avec une très-sincere estime,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

*P. S.*

*Ich wünsche Ihm Glück zu dem getreuen Freund den er muss in Russland angetroffen haben. Dergleichen Freunde sind sehr rar, und wære es eine doppelte Infamie nicht erkenntlich gegen sie zu seyn* *).

*) Je Vous félicite de l'ami fidelle que Vous avez trouvé en Russie. De tels amis sont très-rares, & ce seroit une double infamie, de manquer de reconnoissance envers eux.

LETTRE

## LETTRE LV. (N.° 9 ou 10).

*A Berlin, ce 22 Juin 1737.*

MON CHER DIAPHANE,

IL feroit fuperflu de Vous faire l'énumération de toutes les obligations que je Vous ai ; fuffit que je les connois toutes, & que je fuis plus que content des foins que Vous Vous êtes donnés pour moi. Quinze jours plus tard, j'étois perdu *).

J'ai

*) Ce paffage donne affez clairement à entendre que le P. R. venoit de recevoir l'emprunt que *M. de Suhm* avoit dû lui négocier à *Petersbourg*. Si l'on ne trouve ici aucune lettre de ce dernier, dans laquelle il en foit pofitivement parlé, la raifon en eft fans doute, que fa lettre N.° 9 dont le P. R. fait mention immédiatement après le

J'ai oublié les derniers N.os de mes lettres, ce qui fait que je ne fais plus où j'en fuis. Celle-ci fert de réponfe au N.o 9 des Vôtres.

Il y a eu ces jours paffés de nouvelles tracafferies. Le tout vient d'une jaloufie que *Bredow* *) a contre *Wolden* **). Le premier a trouvé le moyen d'infinuer

le paffage ci-deffus, ne s'eft point trouvée dans la collection des papiers de cette correfpondance; mais l'on rencontrera dans la fuite quelques paffages qui l'infinuent affez clairement.

*) Ancien Gouverneur du P. R., Lieutenant Général de la Cavalerie, Chef du régiment des Carabiniers, a joui depuis 1740, jufqu'à fa mort, d'une penfion honorable de 2000 écus. Il a laiffé une fille, qui eft Madame de Wulffen, à Berlin.

**) Monfieur de *Wolden* a été Maréchal de la Cour du Prince de Pruffe. Il a époufé une

d'inſinuer au Roi que j'étois un homme ſans religion, que *Manteuffel* *) & Vous aviez beaucoup contribué à me pervertir, & que *Wolden* étoit un fou qui faiſoit le bouffon chez nous, & qui étoit mon favori. Vous ſavez que l'accuſation d'irréligion eſt le dernier réfuge des calomniateurs, & que

une Demoiſelle de *Borke*, ſœur de Madame de *Maupertuis*, grande Gouvernante de S. A. R. la Princeſſe Amélie. Madame de *Wolden* eſt morte en 1778, grande Gouvernante de S. A. R. la Princeſſe Douairiere de Pruſſe.

*) C'eſt le célebre Comte de *Manteuffel*, Conſeiller privé & Premier-Miniſtre de la Cour de Saxe, remplacé par le Comte de Brühl. Depuis il s'étoit retiré à la Cour du P. R. qui l'appeloit ſon *Quinze-vingt*, & après avoir paſſé quelques années à Berlin, il eſt mort à Leipzig, dans l'obſcurité. Il en ſera parlé plus au long à la fin de ces Lettres.

que cela dit, il n'y a plus rien à dire. Le Roi a pris feu, je me ſuis tenu ſerré, mon Régiment a fait merveilles, & le maniement des armes, un peu de farine jetée ſur la tête des Soldats, des hommes de ſix pieds paſſés, & beaucoup de recrues ont été des argumens plus forts que ceux de mes calomniateurs. Tout eſt tranquille à préſent, & l'on ne parle plus de Religion, de *Wolden*, de mes perſécuteurs, ni de mon régiment.

Je pars le 25 pour *Amalthée*, mon cher jardin de Rupin. Je brûle d'impatience de revoir mon vignoble, mes ceriſes, & mes melons; & là tranquille & débarraſſé de tous les ſoins inutiles, je ne vivrai que pour moi. Je deviens tous les jours plus

avare

avare de mes momens ; je m'en rends compte à moi-même, & je n'en perds qu'avec beaucoup de regrets. Tout mon esprit n'est tourné que vers la philosophie ; elle me rend des services merveilleux, & j'ai beaucoup de retour pour elle. Je me trouve heureux, me trouvant beaucoup plus tranquille qu'autrefois ; mon ame est moins agitée de mouvemens tumultueux & véhémens ; je supprime les premiers effets de mes passions, & je ne prends mon parti qu'après avoir bien considéré de quoi il s'agit. Que le principe de la contradiction, & que la raison suffisante sont de beaux principes ! Ils répandent du jour & de la clarté dans notre ame ; c'est sur eux que je fonde mes jugemens, de même que sur ce qu'il ne faut point négliger

négliger de circonſtance quand on compare des cas, pour appliquer aux uns là conſéquence qu'on a tirée des autres. Ce ſont là les bras & les jambes de ma raiſon ; ſans eux elle ſeroit eſtropiée, & je marcherois, comme le gros du vulgaire, avec les béquilles de la ſuperſtition & de l'erreur.

Ma foi, la plupart des hommes ne penſent pas ; ils ne s'occupent que des objets préſens, ne parlent que de ce qu'ils voient, ſans penſer à ce que c'eſt que les cauſes cachées & les premiers principes des choſes. Ce midi j'ai entendu un diſcours qui ne rouloit que ſur la différence des ſoupes, & ſur la façon la plus avantageuſe de guérir de la v.....; hier au ſoir ce fut une diſſertation de

configures, de points, & de modes en général, &c., & ces gens profondément remplis de [illegible], toujours raisonnés par l'ennui, aiment à vivre & appréhendent la mort.

Je ne m'apperçois pas qu'au lieu d'une lettre, je Vous adresse une épitre; mais si Vous saviez avec quelle rapidité le temps me passe quand je pense à Vous, ou que je Vous écris, Vous me trouveriez excusable.

Adieu, mon cher *Diophante*! je Vous aime trop géométriquement pour que Vous puissiez me soupçonner d'inconstance, & la définition 48.e d'*Euclide* *) sera

*) Il ne se trouve proprement que 35 définitions dans *Euclide*; mais en mettant de ce nombre

ſera fauſſe quand mon amitié envers Vous ſe démentira ; étant avec une parfaite eſtime,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

nombre les ſuppoſitions, & les axiomes qui ſuivent les définitions, comme il paroît que le P. R. l'a fait, il eſt à préſumer qu'il s'agit ici de l'axiome 9.e

*Le tout eſt plus grand que ſa partie;* axiome évident & inconteſtable.



## LETTRE LVI.

*Petersbourg, le 9 Juillet 1737.*

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu à la fois pluſieurs lettres dont *V. A. R.* a daigné m'honorer, & ma joie en a été extrême. Toutes me ſont parvenues juſqu'au N.° 10, en comptant celle que m'a remiſe le Capitaine *Wartenberg* qui ne fait que d'arriver. La plus chere & la plus précieuſe de toutes a été celle qui m'a rendu la vie en m'apprenant le rétabliſſement de *V. A. R.*, qui doit maintenant jouir d'une parfaite ſanté. J'avois reçu la nouvelle de Son indiſpoſition par le *B. de Mardefeld.*

Nous avons eu ici un affreux ſpectacle; le plus beau quartier de cette

Ville

Ville vient d'être réduit en cendres dans l'eſpace de deux ou trois heures de temps. Je ſuis encore dans la plus grande confuſion, écrivant cette lettre ſur un coffre. J'avois préciſément reçu tous mes meubles par un vaiſſeau de Stettin ; tout a été tranſporté ſur des barques avec l'ordre & la charité qu'on peut ſe repréſenter en pareille occaſion. Le feu a été arrêté à deux maiſons de la mienne, & derriere moi à celle du *B. de Mardefeld* qui a été ſauvée. C'étoit la nuit, & après avoir fait tranſporter en lieu de ſureté tout ce qu'il avoit pu, il entra dans ma cour, l'habit de gala du jour précédent ſur le corps, parce que c'étoit le premier qu'il avoit trouvé ſous ſa main, & les bas à moitié déroulés, repréſentant au naturel un cothurne tragique.

On ne gagne rien dans ces sortes d'occasions, aussi ne sais-je pas encore ce que j'ai perdu. Du reste, je n'ai jamais vu une plus vive image de l'embrasement de Troye ; car au travers des flammes & de la fumée qui couvroient la riviere, comme il fait ici jour la nuit, je voyois voguer des vaisseaux tout pleins d'hommes & de hardes, je découvrois la citadelle vis-à-vis, à droite & à gauche des arcs de triomphe, plus loin de grands bâtimens qui paroissoient en feu, & enfin les Grenadiers de la Garde avec leurs casques, qui venoient porter secours, achevoient complétement la ressemblance.

*V. A. R.* s'appercevra de la hâte & de la grande confusion dans laquelle j'écris ; ainsi je finirai en ajoutant seulement que nous attendons impatiemment

ment la nouvelle des prouesses que le *Comte de Munich* aura faites contre un Sérasquier qui s'est avancé vers lui avec sept Bachas, ce qui signifie, avec soixante & dix mille hommes. De l'autre côté *Lasci* *) est aux portes de *Precop*, & on s'impatiente de savoir comment il y aura heurté pour entrer.

Daignez, *MONSEIGNEUR*, conserver Vos bonnes grâces au plus fidelle de Vos sujets que le Ciel vient pour la seconde fois de sauver des flammes, sans doute pour mettre un jour le comble à ses vœux; & qui après cette douce attente ne connoît pas de plus délicieux sentiment que celui de pouvoir, & d'oser Vous assurer du tendre attachement & du respectueux dévouement avec lequel il sera toute sa vie, &c.

R 4 LETTRE

*) Mal nommé *Lessi*, p. 232.

## LETTRE LVII. (N.° 11).

*A Berlin, ce 27 Juillet 1737.*

MON CHER DIAPHANE,

IL ſemble que tous les élémens ligués aient conſpiré Votre perte. L'eau a penſé Vous être funeſte dans Votre voyage, & le feu vient de Vous talonner deux fois. Avec cela le froid exceſſif qu'il fait en hiver, ne voilà-t-il pas de quoi Vous abymer ſuffiſamment? Quittez donc, je Vous prie, au plus vîte un pays pour lequel Vous n'êtes point né, & revenez dans des lieux où Vous ſavez que Votre perſonne eſt chérie.

Puiſque Votre deſtin Vous fait cependant habiter dans ces lieux loin-

tains,

tains, permettez-moi de tirer encore un uſage du ſéjour que Vous y ferez. Ayez la bonté de me répondre en détail aux points que je Vous marquerai, & deſquels je ſouhaiterois être inſtruit à fond. Vous aurez ſoin d'écarter toutes les nouvelles fauſſes ou incertaines, & de ne donner place qu'aux ſeules vérités que Vous apprendrez.

Je ſouhaiterois ſavoir,

1. Si au commencement du regne du *Czar Pierre I.* les Moſcovites étoient auſſi brutes qu'on le dit.
2. Quels changemens principaux & utiles le Czar a faits dans la Religion?
3. Dans le Gouvernement qui tient à la police générale?
4. Dans l'art militaire?

5.

5. Dans le commerce.

6. Quels ouvrages publics commencés? quels achevés? quels projetés? comme, communications de mers, canaux, vaisseaux, édifices, villes, &c.

7. Quels progrès dans les sciences? quels établissemens? quel fruit en a-t-on tiré?

8. Quelles colonies a-t-on envoyées? & avec quels secours?

9. Comment les habillemens, les mœurs, les usages ont-ils changé?

10. La Moscovie est-elle plus peuplée qu'auparavant?

11. Combien d'hommes à peu près? & combien de Prêtres?

12. Combien d'argent?

Ayez la bonté de me répondre à tous ces points, & cela sur un papier

à

à part. Si les obligations que je Vous ai déjà, étoient de nature à pouvoir être augmentées, ce feroit par le plaisir que je Vous prie de me faire. Adieu, mon cher ! je suis avec une très-parfaite amitié,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.



LETTRE



## LETTRE LVIII. (N.° 12).

*Petersbourg, le 13 Août 1737.*

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu avec des transports de joie les marques de Votre gracieux souvenir & les assurances de Votre constante amitié par la lettre dont il a plu à *V. A. R.* de m'honorer le 27 du mois passé. Ni mes fonctions, qui sont assez pénibles, puisque je suis obligé de faire septante-deux werstes, c'est-à-dire, dix mortels milles, chaque fois que quelque affaire m'appelle à la Cour qui réside pendant l'été à *Peterhof*, ni rien au monde ne m'empêcheroit de répondre dès à présent à ce que *V. A. R.* désire de savoir, si j'étois en état de le faire. Mais quoique Vous ne

ne Vous ſoyez pas trompé, *MONSEIGNEUR*, ſi Vous avez cru que les points de Vos queſtions ſont une partie de mon étude, il s'en faut cependant bien que je ſois déjà en état de rendre raiſon de tant de choſes, ne pouvant me réſoudre à rien avancer ſur ce ſujet dont je ne ſois auparavant bien inſtruit & bien convaincu moi-même. Mais je promets de travailler à ſatisfaire là-deſſus *V. A. R.* avec le même empreſſement que j'aurai toujours à Lui faire connoître mon zele en toute occaſion; trop heureux ſi j'en pouvois trouver d'aſſez importantes pour La convaincre pleinement de mon parfait dévouement. En attendant je joins ici la copie de la lettre du Feld-Maréchal victorieux à ſon fils, qui peut ſervir à faire connoître en partie à *V. A. R.* la différence qu'il

y

y a entre la Nation Ruſſe d'à préſent, & celle qui ſous *Pierre I.* commença à ſe manifeſter par la perte de la bataille de *Narva.* Les *Turcs*, tous Janiſſaires ou Spahis, & tous d'élite, au nombre de vingt-trois mille, ſe ſont défendus, pour ainſi dire, juſqu'au dernier homme, puiſqu'il y en a eu dix-ſept mille de tués, & quatre mille priſonniers, le reſte s'étant noyé. Le *Séraſquier Bacha* à trois queues s'eſt rendu au Lieutenant Général *Biron*, frere du *Duc de Courlande*, que *V. A. R.* ne connoît pas encore ſous ce titre, parce qu'il n'a pas encore fait ſes notifications, mais qu'Elle jugeroit digne de cette élévation par ſes grands ſentimens, ſi Elle le connoiſſoit. Comme je n'attache aucune idée de politique à cet éloge, Vous trouverez bon, *MONSEIGNEUR*,

que

que je rende cette justice au Duc, en le nommant à un Prince, juge aussi éclairé du vrai mérite que l'est celui auquel j'ai le bonheur d'écrire. On amenera ce *Sérasquier* ici, aussi bien que le *Bacha d'Oczakow*. Le premier a fait une réponse aussi fiere que décente au Général *Romanzow* qui lui a demandé comment il avoit osé se défendre contre une armée si formidable : — » Le devoir m'ordonnoit de me dé» fendre, lui a-t-il dit, je n'ai donc pas » demandé quelles étoient les forces de » mon ennemi, mais je me suis cru en » état de résister, & même assez fort » pour vous vaincre; je vois bien que » ce qui est arrivé vient du Ciel «. — Le pillage d'*Oczakow* a été prodigieux, car cette Ville étoit fort marchande. On assure que chaque grenadier a eu mille ducats pour sa part. On a tout massacré

le

le premier jour ; mais ensuite on a fait prisonniers ceux qu'on a trouvés dans les caves. Cette place est un hexagone très-réguliérement fortifié ; on y a trouvé quatre-vingt-deux pieces de canons de fonte, & sept mortiers.

Mais je fais treve aux nouvelles, crainte de devenir, ou importun en Vous étourdissant de nouvelles trop peu intéressantes pour Vous, ou indiscret en abusant de Votre bonté à m'écouter. Mais quand le monde entier retentiroit de nouvelles toutes dignes d'attirer Votre attention, oh ! laissez-moi encore espérer, Grand & aimable Prince, qu'elles ne Vous feront jamais oublier l'heureux mortel que Vous avez daigner élever à la dignité de Votre ami, & qui Vous est dévoué de cœur & d'ame, &c.

*Fin du Tome premier.*



SB